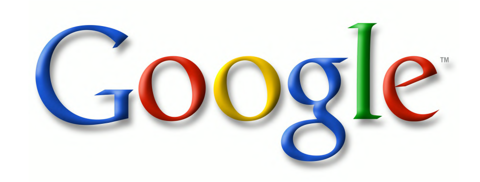
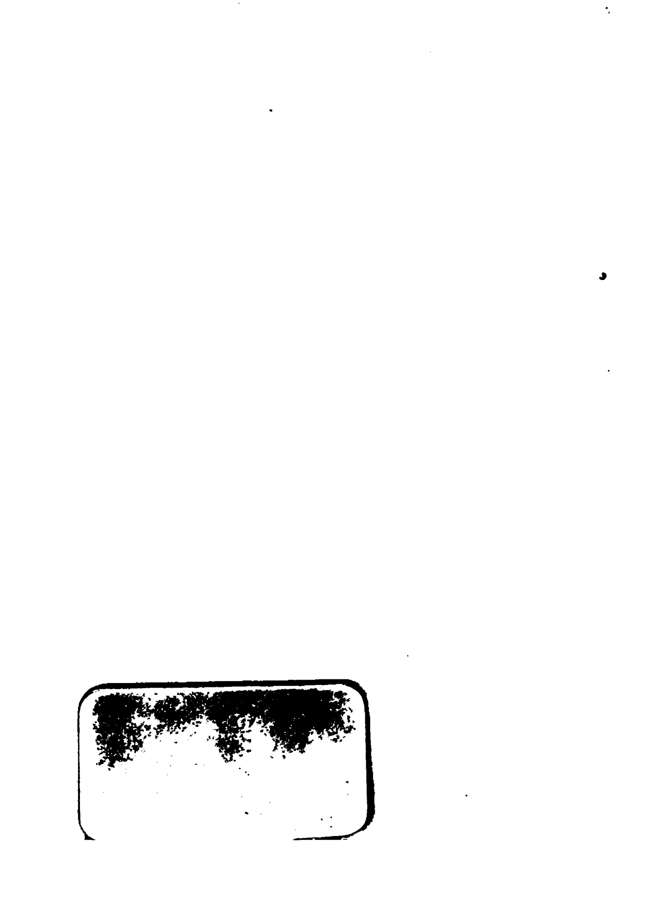




RELATION

DE LA BATAILLE

DE MONT-SAINT-JEAN.

CET OUVRAGE SE TROUVE AUSSI AU DÉPÔT
DE MA LIBRAIRIE,

Palais-Royal, galeries de bois, nos 265 et 266.

RELATION

FIDÈLE ET DÉTAILLÉE

DE LA DERNIÈRE CAMPAGNE

DE BUONAPARTE,

TERMINÉE PAR LA BATAILLE

DE MONT-SAINT-JEAN,

DITE DE WATERLOO OU DE LA BELLE-ALLIANCE.

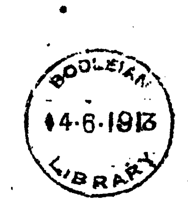
Par un témoin oculaire.

Fas mihi quod vidi referre.



PARIS,

J. G. DENTU, IMPRIMEUR-LIBRAIRE,
rue du Pont de Lodi, n° 3, près le Pont-Neuf.
1815.


BODLEIAN
14·6·1913
LIBRARY

RELATION

DE LA BATAILLE

DE MONT-SAINT-JEAN.

Le débarquement de Buonaparte à Cannes, fut un coup de foudre pour tous les Français honnêtes et véritablement patriotes, pour tous ceux en un mot, qui voulaient sincèrement la tranquillité et le bien de leur pays. On ne pouvait attendre, en effet, de cet évènement, que des résultats funestes annoncés dès-lors par une guerre civile imminente, et qui paraissait inévitable.

Cependant, par un concours de circonstances aussi extraordinaires qu'imprévues, le danger pressant vers lequel nous étions précipités, fut conjuré pour quelques instans. Qui le croirait! cet homme, voué à la haine générale d'une nation sur laquelle il avait attiré tous les fléaux, trouva encore dans son sein une masse d'hommes disposés à servir ses coupables projets!

Toute l'armée trahit honteusement les ser-

mens qu'elle avait faits au meilleur des Rois, et poussant l'égarement jusqu'à tourner ses armes contre lui, le força bientôt à abandonner sa capitale. Les bons français eurent donc la douleur de voir Buonaparte arriver jusqu'à Paris, en quelque sorte triomphalement.

Dès qu'il reparut, comme pendant tout le temps que son joug de fer avait pesé sur la France, Buonaparte employa tous les moyens possibles pour la tromper, afin d'en arracher les plus grands sacrifices, et ne s'occupa qu'à la plonger dans un abîme de malheurs dont elle ne put sortir qu'avec lui.

En même temps que, par ses affidés, il faisait courir les bruits les plus injurieux et les plus absurdes sur le compte du Roi, qu'il alarmait les acquéreurs de biens nationaux, et que, pour rattacher à sa cause une classe nombreuse de citoyens qu'il avait si long-temps opprimés, il feignait de professer leurs principes, il annonçait hautement et avec la jactance d'un charlatan déhonté, qu'il était d'accord avec l'Autriche, et que l'arrivée prochaine de Marie-Louise donnerait bientôt la preuve irrécusable de la bonne intelligence qui régnait entre lui et le gouvernement autrichien.

Ebranlée par des assurances aussi positives, la France se livra pendant quelques instans à l'espoir d'éviter la guerre qu'elle déclarait à l'Europe entière, en reçevant de nouveau, et au mépris de ses traités, l'homme qu'elle avait proscrit à jamais. Les hommes pensans, tous les vrais Français, qu'un intérêt personnel ou de fausses idées d'indépendance n'avaient point exaltés, quoiqu'en conservant un doute bien raisonnable sur la réalité de pareils arrangemens, cherchaient à se faire illusion, et aimaient à se persuader que Buonaparte n'oserait se permettre une aussi indigne tromperie. Comprimés d'ailleurs par une tourbe ignorante et follement enthousiaste, ils ne pouvaient qu'appeler par leurs vœux le seul évènement qui pût sauver la patrie des funestes atteintes d'une nouvelle invasion.

Ainsi, par de perfides insinuations, des mensonges artificieusement ourdis et plus impudemment soutenus, Buonaparte parvint à rendre à la France, étonnée de l'audacieuse assurance qu'il affectait, la confiance dont il avait besoin pour l'engager dans la lutte qu'il préparait. Ainsi, à la honte éternelle de la nation, le perturbateur constant de son repos, le



dévastateur de l'Europe, le bourreau de notre sang, le monstre en un mot, à qui la France doit tous les maux qui l'accablent, au moment même où il la livrait de nouveau avec une joie féroce à des ennemis que son nom seul excitait à la vengeance, en fut en quelque sorte salué le libérateur.

Il annonce qu'il veut la paix. Il invoque le traité de Paris; et, non pour légitimer ses droits au pouvoir suprême, droits que les baïonnettes avaient suffisamment consacrés, il convoque une assemblée du peuple dont il n'exige d'autres services, et à laquelle il n'impose d'autre obligation que de proclamer nationale la guerre qu'il apporte. Avide de vengeance et dévoré de la même ambition qui déjà l'avait perdu, il ne rêve que victoires et conquêtes; et s'il parvient à se contraindre assez pour faire croire à la nation qu'il conserve quelque respect pour elle, il ne la ménage que comme l'instrument de ses projets insensés. Mais la vérité perce à travers les voiles dont il cherche à l'envelopper. Déjà impatient de figurer encore sur l'affreux théâtre des champs de bataille, jouissant d'avance de se voir, rendu à sa puissance, commander à la mort, planer sur des monceaux de cadavres et

se baigner dans le sang, il presse avec une incroyable activité la formation des armées.

De toutes parts des troupes se lèvent, se réunissent, et partent pour les frontières; les régimens se complètent de prisonniers rentrés, d'hommes en retraite, de nouvelles levées; les gardes nationales s'organisent. De l'artillerie, des armes de toute espèce, des équipages sortent comme par enchantement des arsenaux et des atteliers, et, en peu de jours, la France est transformée en un vaste camp. Tandis qu'une première et nombreuse armée file vers la Belgique, d'autres se rassemblent en Alsace, en Lorraine, en Franche-Comté, du côté des Alpes et des Pyrénées.

Malgré les protestations réitérées de Buonaparte, qui mettait tout en œuvre pour persuader qu'il ne voulait que la conservation de la paix, les Puissances de l'Europe connaissaient trop bien le caractère de cet homme perfide pour délibérer un instant sur le parti qu'elles avaient à prendre. Plusieurs déclarations émanées du congrès de Vienne, se succédèrent pour annoncer qu'elles ne voyaient en lui qu'un aventurier avec qui elles entendaient n'avoir aucune relation politique. Toutes les commu-

nications furent dès-lors exactement interceptées avec la France, vers laquelle des armées innombrables se dirigèrent.

Il n'y avait donc plus à compter sur la médiation de l'Autriche, et l'Europe entière se levait pour renverser une seconde fois du trône l'homme que la rebellion et le parjure venaient d'y replacer, et qui osait la braver encore en la menaçant d'une nouvelle aggression pour la forcer à le reconnaître.

Au milieu de tous ces mouvemens, les députés des départemens se rendaient à Paris pour assister au Champ-de-Mai, où devait s'opérer la vaine et ridicule formalité du dépouillement des votes émis sur l'acte additionnel aux constitutions de l'empire. Ce n'était pas sans inquiétude que, parmi un grand nombre d'hommes éminemment probes, éclairés et animés des meilleures intentions, on voyait figurer une multitude de noms que la révolution avait frappés d'une alarmante célébrité, et surtout une foule de militaires sans moyens et incapables de s'élever à d'autres vues politiques que celles de s'assurer une prépondérance exclusive, uniquement fondée sur le fil de leurs sabres.

C'est en de telles mains que furent remises

les destinées de la patrie. Aussi, cet infâme acte additionnel qui, en découvrant sans réserve l'intention de faire légaliser un régime de domination purement despotique, aurait dû vouer à l'exécration publique le dictateur qui avait l'audace de le présenter comme libéral, fut-il admis servilement par ceux qui, en affectant de parler le langage de l'indépendance, n'étaient au fond que de passifs interprètes des volontés du maître. On eut l'impudence de proclamer, comme l'expression du vœu national, l'opinion inconsidérée de quelques milliers d'individus de la classe du peuple la moins susceptible d'être investie d'un pouvoir délibératif, et la plupart faisant partie d'une soldatesque ignare, absolument incapable de tout discernement. La France, en un mot, comprimée par la terreur, et traitée en pays conquis par sa propre armée, fut contrainte à reconnaître les lois qui consacraient sa servitude, et la replaçaient à jamais sous le joug des Vandales de Buonaparte.

Pendant que ces évènemens se passaient dans la capitale, les armées n'avaient cessé de recevoir des renforts considérables et d'opérer des mouvemens de concentration sur les frontières.

L'armée du Nord, qui était la plus nombreuse, occupait, vers le commencement de juin, des cantonnemens fort étendus dans les départemens du Nord et de l'Aisne, ou elle était disposée par échelons.

Le grand quartier-général était à Laon. Le 1er corps occupait Valenciennes et le second Maubeuge.

Elle communiquait par sa droite avec l'armée des Ardennes et celle de la Moselle; sa gauche s'appuyait à Lille. Composée en grande partie de vieux soldats rentrés depuis peu dans les rangs, elle était animée d'un grand courage et enflammée d'un enthousiasme immodéré pour Buonaparte. Elle vivait dans la meilleure intelligence avec les habitans du département de l'Aisne, qui paraissaient regarder la guerre imminente comme nationale, et qui d'ailleurs n'ayant en vue que de soustraire leur pays à une nouvelle invasion, s'occupaient avec beaucoup de zèle et d'activité à multiplier les obstacles propres à défendre l'entrée de leur territoire, et à retarder l'ennemi dans sa marche. De toutes parts on fortifiait les villes, on construisait des têtes de pont; des abattis, des coupures, des redoutes même étaient pratiqués sur les routes et dans les défilés.

Les gardes nationaux s'armaient avec empressement, et toute la population témoignait le projet de se lever en masse à l'approche de l'ennemi : le même esprit se manifestait dans tous les départemens de la France qui, précédemment envahis, avaient été en 1814 le théâtre de la guerre, à l'exception de celui du Nord, qui exprimait hautement des sentimens opposés, et ne souffrait qu'avec une impatience qu'il ne dissimulait pas, la présence des troupes. On ne put obtenir de lui le départ d'aucun militaire, et les gardes nationaux se refusèrent avec persévérance à marcher.

En général l'armée comptait, au moment des hostilités, sur la coopération efficace des habitans; comme les habitans, qui pour la plupart croyaient que les alliés n'avaient envahi la France en 1814, que par suite de trahisons successives, avaient dans l'armée une entière confiance.

On attendait donc, avec une parfaite sécurité, le commencement de la guerre; et l'armée, paisible dans ses cantonnemens, mais impatiente de combattre, ne se plaignait que de la lenteur que les alliés mettaient à se présenter.

Tel était l'état des choses, lorsqu'on apprit

que la garde, partie de Paris à l'issue du Champ-de-Mai, se dirigeait à marches forcées sur Laon, et que Buonaparte, peu de jours après, avait suivi son mouvement, et se rendait en toute hâte sur les frontières. On le vit en effet arriver presque en même temps qu'elle à Vervins, où il se mit à la tête de l'armée, qui avait quitté ses quartiers pour se réunir : le passage des troupes par Vervins et Avesnes fut continuel pendant plusieurs jours.

On est encore à se demander par quels prestiges Buonaparte était parvenu à fasciner tellement les yeux d'une immense population et de l'armée, que l'une vît sans effroi fondre sur elle toutes les calamités de la guerre, et que l'autre affrontât audacieusement toutes les forces de l'Europe conjurées contre elle; ce qu'il y a de certain, c'est que par-tout il fut accueilli avec les acclamations les plus bruyantes et les plus unanimes.

On ne pensait pas généralement que son intention fût d'attaquer; mais il paraissait plus vraisemblable que l'armée se portait sur l'extrême frontière pour prendre ses lignes de défense. Au reste, il développa sur son passage son activité ordinaire : passant des revues et vi-

sitant en détail les fortifications des villes qu'il traversait, il ne laissait échapper aucune occasion de se montrer aux troupes.

En arrivant à Beaumont, l'armée du Nord fit sa jonction avec celle des Ardennes commandée par Vandamme, dont le quartier-général était établi à Fumay. L'armée de la Moselle, sous les ordres du général Gérard, partie de Metz à marches forcées, débouchait en même temps par Philippeville, et se mettait également en ligne. Ainsi l'Armée du nord se trouvait composée de cinq corps d'infanterie, commandés par les lieutenants-généraux d'Erlon, Reille, Vandamme, Gérard et comte de Lobau. La cavalerie, commandée en chef par Grouchy, était partagée en quatre corps, sous les ordres des généraux Pajol, Excelmans, Milhaud et Kellermann.

La garde impériale, qui était forte de 20,000 hommes, formait le noyau de cette belle armée, que suivait un matériel considérable d'artillerie, parfaitement bien attelé et dans le meilleur état, ainsi que plusieurs équipages de pont. Indépendamment des batteries attachées à chaque division, chaque corps d'armée avait son parc de réserve; la garde surtout avait une magnifique

artillerie presqu'entièrement composée de pièces neuves.

Ces troupes, toutes d'élite et parfaitement bien disposées, pouvaient donner un effectif de 150,000 combattans, dont 20,000 de cavalerie, ayant à leur suite 300 bouches à feu.

Mais déjà, dans le sein même de leur patrie, ces troupes manquaient de cette discipline qui fait la force des armées, et devient la sauvegarde des pays qu'elles occupent. Sans égard pour leurs malheureux compatriotes, qui mettaient le plus grand zèle à leur fournir tous les moyens de subsistance qui étaient en leur pouvoir, les soldats français les traitaient avec la dernière rigueur; et regardant le pillage comme un de leurs droits les plus incontestables, ils se faisaient en quelque sorte un mérite de se livrer à tous les excès.

Par-tout ils saccageaient les maisons; et, sous le prétexte de chercher des vivres, brisaient les portes, enfonçaient les armoires, maltraitaient les paysans, et s'emparaient de tout ce qui était à leur convenance: on était en campagne; on ne pouvait faire la guerre sans eux, disaient-ils; en conséquence tout leur était permis, et, d'après ce raisonnement, ils donnaient un essor

Unimité à leur goût pour le brigandage, goût rafiné par dix ans de guerres qu'on ne peut comparer, par les ravages qu'elles exercèrent, qu'à ces excursions de hordes barbares sur les terres de leurs voisins. Ainsi, courant de maison en maison, de grenier en grenier, de cave en cave, les soldats ne revenaient au camp que chargés de dépouilles, et après avoir anéanti ce qu'ils ne pouvaient emporter : trop heureux si, en butte à toutes sortes d'invectives et de mauvais traitemens, le *pékin*, accusé d'avoir trop bien caché son argent, parvenait à échapper à leur vengeance, en laissant à leur discrétion tout son avoir.

La plupart des officiers, il est affligeant de l'avouer, ne s'opposaient que très-faiblement à cet infâme pillage, et le toléraient, en disant avec une sorte de satisfaction : « Pourquoi n'y « a-t-il pas de magasin; il faut bien que le soldat « vive. » Et quand le soldat vivait, l'officier, comme on peut le croire, était dans l'abondance, et n'avait que l'embarras du choix. Reconnaîtra-t-on à ces traits le caractère éminemment loyal, désintéressé, généreux et délicat des officiers français? Non, sans doute; mais autre temps, autres mœurs et il appartient aux

officiers de Buonaparte de présenter à l'histoire une physionomie nouvelle et particulière.

Au milieu de cette tourbe de dévastateurs cupides et sans principes, se trouvaient cependant un grand nombre d'hommes pleins d'honneur et de moralité, qui gémissaient de cet affreux désordre, et qui ne servaient qu'à regret dans une armée rebelle, qu'une pareille conduite rendait plus criminelle et plus méprisable encore ; mais entraînés par la force des circonstances, et voulant se dissimuler leur parjure, ils cherchaient à se faire illusion sur les causes de la guerre, pour n'en considérer que le but, qui était de s'opposer à l'invasion du territoire français.

C'est à ce seul titre que, déposant toute opinion, et dans l'intention exclusive de concourir à la défense de la patrie, ils regardaient comme leur premier devoir de rester fidèles à leur poste.

Il était, au reste, impossible de réprimer ces excès ; le soldat en était venu au point de ne pouvoir être contenu ; et, en général, les chefs animés des meilleures intentions, savaient très-bien que ce désordre avait constamment régné dans les armées commandées par Buonaparte, et qu'il était un des plus puissans moyens em-

ployés par lui pour se concilier l'attachement des soldats et monter leur courage.

Le pays que l'on traversait, couvert de riches moissons, annonçait la plus belle récolte; mais malheur aux contrées qui se trouvaient sur le passage! malheur sur-tout à celles que leur position rendait propres à l'emplacement d'un camp! Il semble que par un motif de destruction calculé, on prit à tache de choisir toujours les plus fertiles. En peu d'instans tout disparaissait sous les pieds ou sous le tranchant de la faucille; pour servir de pâture aux chevaux ou à la construction des baraques.

L'intérieur de l'armée était déchiré par des actes d'une anarchie semblable à celle qui régnait au-dehors; il semblait qu'une haine implacable animât les uns contre les autres les différens corps qui la composaient, et qu'il existât entr'eux une guerre ouverte. Point d'abandon, point de confiance réciproque, aucun témoignage de fraternité d'armes; par-tout orgueil, égoïsme et avidité. Il ne régnait sur-tout aucun accord entre les chefs : quand un commandant de colonne ou de régiment arrivait dans le lieu qu'il devait occuper, il s'emparait de tout ce qui existait, sans égard pour ceux

qui pouvaient survenir après lui. Des gardes étaient placées dans les maisons qui offraient des ressources, et sans autre droit que celui du premier occupant, s'opposaient à toute espèce de partage. Très-fréquemment on se jetait sur les sentinelles, et il en résultait de véritables combats. Il y eut de cette manière un assez grand nombre de blessés et même quelques tués.

La garde impériale, en sa qualité de janissaires du despote, extrêmement arrogante avec les autres troupes, était surtout particulièrement détestée; et de la même manière qu'elle repoussait avec dédain les troupes qui étaient en contact avec elle, elle était à son tour persécutée et tourmentée par celles-ci, quand elle ne se trouvait pas assez nombreuse pour faire la loi. Les différentes armes de cavalerie se poursuivaient, pour ainsi dire, entr'elles avec le même acharnement, et insultaient impunément l'infanterie par toutes sortes de procédés grossiers : l'infanterie de son côté, menaçait la cavalerie de ses bayonnettes, et affectait de n'en faire aucun cas.

Tel était l'esprit de l'armée. C'est ainsi que s'avançant vers les frontières pour protéger et défendre ses concitoyens, elle les mettait dans

une position à n'avoir plus à redouter la présence de l'ennemi le plus farouche.

Quoiqu'il en soit, depuis son départ des cantonnemens, elle avait voyagé à grandes journées; le temps, quoiqu'assez constamment orageux, s'était maintenu passablement beau, et les chemins n'étaient pas assez dégradés pour entraver la marche de l'artillerie et des équipages. Les mouvemens s'opéraient donc avec une célérité qui tenait de la précipitation. Il était évident qu'on avait le projet de surprendre l'ennemi par une apparition inattendue ; et ces marches rapides donnaient lieu d'établir des conjectures fondées sur une irruption soudaine en Belgique. Le 14, toute l'armée se trouva réunie et en ligne sur l'extrême frontière.

Alors, l'incertitude où l'on était sur le but de ces manœuvres, cessa par la publication de la proclamation suivante, qui fut mise à l'ordre de l'armée, et lue à la tête de chaque division et de chaque régiment :

« Soldats !

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de Marengo et de Friedland, qui décida deux fois

du destin de l'Europe. Alors, comme après Austerlitz, comme après Wagram, nous fûmes trop généreux. Nous crûmes aux protestations et aux sermens des princes que nous laissâmes sur le trône. Aujourd'hui, cependant, coalisés entr'eux, ils en veulent à l'indépendance et aux droits les plus sacrés de la France. Ils ont commencé la plus injuste des agressions. Marchons donc à leur rencontre. Eux et nous, ne sommes-nous plus les mêmes hommes?

« Solats! à Jéna, contre ces mêmes Prussiens, aujourd'hui si arrogans, vous étiez un contre trois, et à Montmirail, un contre six.

« Que ceux d'entre vous qui ont été prisonniers des Anglais, vous fassent le récit de leurs pontons et des maux affreux qu'ils y ont soufferts.

« Les Saxons, les Belges, les Hanovriens, les soldats de la Confédération du Rhin, gémissent d'être obligés de prêter leurs bras à la cause de princes ennemis de la justice et des droits de tous les peuples. Ils savent que cette coalition est insatiable. Après avoir dévoré 12,000,000 de Polonais, 12,000,000 d'Italiens, 1,000,000 de Saxons, 6,000,000 de Belges,

elle devra dévorer les états du second ordre de l'Allemagne.

« Les insensés! un moment de prospérité les aveugle. L'oppression et l'humiliation du peuple français sont hors de leur pouvoir : s'ils entrent en France, ils y trouveront leur tombeau.

« Soldats! nous avons des marches forcées à faire, des batailles à livrer, des périls à courir; mais, avec de la constance, la victoire sera à nous; les droits, l'honneur et le bonheur de la patrie seront reconquis.

« Pour tous Français qui a du cœur, le moment est arrivé de vaincre ou de mourir. »

On n'a pas besoin de dire que cet acte fut accueilli avec des transports de joie et de bruyantes acclamations, par une multitude de soldats ignorans, pour qui quelques mots ampoulés qu'ils ne comprennent pas, sont le comble de l'éloquence.

Il est également inutile d'établir aucun commentaire sur cette proclamation ridiculement emphatique, et qui, marquée au même coin que toutes celles parties de la même tête, ne se distingue des autres que par un surcroît

d'extravagances et un plus absurde galimathias. Aussi, fit-elle pitié aux gens sensés qui se donnèrent la peine d'examiner avec quelque attention le fonds des idées incohérentes du prophète proclamateur, si souvent malencontreux. Elle augmenta beaucoup l'inquiétude, en montrant dans toute leur étendue, les dangers que le désespoir de Buonaparte l'engageait à affronter.

Cependant les chefs s'extasiaient sur la précision des marches, et auraient deviné, disaient-ils, la présence du *grand homme* par le résultat des mouvemens combinés, suivant eux, d'une manière si savante, que tous les corps de l'armée qui, depuis quelques jours voyageaient sur la même route, en s'encombrant mutuellement, semblaient tout-à-coup sortir du fond de la terre, et se trouver réunis et en ligne par l'effet d'un pouvoir magique. Oh! inconcevable effet de la prévention !

Le 15, à la pointe du jour, l'armée s'ébranla pour entrer en Belgique. Le 2e corps attaqua les avant-postes prussiens qui lui étaient opposés, et les poursuivit avec vigueur jusqu'à Marchienne-au-Pont; la cavalerie de ce corps eut l'occasion de charger plusieurs carrés d'infante-

rie qu'elle enfonça, et à qui elle fit plusieurs centaines de prisonniers : les Prussiens se hâtèrent de repasser la Sambre.

La cavalerie légère du centre suivit sur la route de Charleroi le mouvement du 2ᵉ corps, et balayant par plusieurs charges successives tout ce qui se trouvait sur la rive gauche de la Sambre, rejeta l'ennemi de l'autre côté de cette rivière. Pendant que de nombreux tirailleurs défendaient l'approche du pont, les Prussiens s'occupaient à le rendre impraticable, afin de retarder notre marche et d'avoir le temps d'évacuer la ville ; mais poussés trop vivement, ils ne parvinrent pas à le détruire en entier, et ils n'y causèrent que quelques dommages facilement réparables. Les sapeurs et les marins de la garde s'y portèrent, et eurent bientôt applani les difficultés qui s'opposaient à notre passage. Vers midi, le travail étant terminé, la cavalerie légère entra à Charleroi et en prit possession.

Le 2ᵉ corps, de son côté, qui avait effectué son passage à Marchienne, s'avançait sur Gosselies, gros bourg situé sur la route de Bruxelles, dans l'intention d'ôter à la colonne forcée à Charleroi le moyen de se retirer sur ce point. Les Prussiens, surpris d'une attaque aussi brus-

que, et poursuivis par nos troupes légères, se retiraient avec beaucoup d'ordre sur Fleurus, où leur armée se concentrait.

Ils furent atteints plusieurs fois par notre avant-garde, qui ne leur donnait pas le temps de prendre position, et qui se jetait avec une incroyable impétuosité sur toutes les colonnes qu'elle rencontrait en mesure de faire résistance. La présence de Buonaparte électrisait tellement les troupes françaises, que, sans pouvoir les contenir, elles couraient sur l'ennemi sans tirer un coup de fusil, et s'élançaient à la baïonnette au milieu des masses avec une telle furie, que rien ne pouvait résister à leur premier choc.

Les escadrons de service de Buonaparte chargèrent plusieurs fois sur l'infanterie; ce fut dans une de ces charges que le général Letort, colonel des dragons de la garde, fut atteint d'une blessure mortelle.

Enfin les Français, après plusieurs combats très-opiniâtres et très-meurtriers, enlevèrent successivement toutes les positions où l'ennemi tenta de les arrêter. Vers la nuit ils cessèrent leur poursuite; et Buonaparte, après avoir laissé le 3e corps sur la route de Namur, et le 2e à Gosselies, sur celle de Bruxelles, retourna avec

son quartier-général à Charleroi : le reste de l'armée occupa les villages environnans.

Les résultats de ces divers engagemens furent un millier de prisonniers, le passage de la Sambre, et la possession de Charleroi, où l'on trouva quelques magasins; mais l'avantage le plus signalé qu'on en retira fut d'assurer le moral des troupes par un premier succès. Aussi, selon la méthode de Buonaparte, mit-on tout en œuvre pour en tirer bon parti. On commença d'abord par l'exagérer considérablement; et, pour soutenir cette exagération, on employa une manœuvre très-connue. L'on s'empressa de recueillir les prisonniers, et, après les avoir partagés en plusieurs colonnes, on les fit conduire en triomphe, les unes après les autres, vers les corps qui se trouvaient en arrière et sur les routes par où ces corps défilaient. On pense bien qu'à leur vue les cris de *vive l'empereur!* retentissaient dans les airs, et que les soldats se livraient aux transports de joie la plus vive : c'était remplir le but qu'on se proposait.

Toute l'armée française n'avait pas encore passé la Sambre, mais elle se trouvait toute entière sur le territoire belge, et au milieu des nouveaux sujets du royaume des Pays-Bas, qui

nous invoquaient à grands cris comme leurs libérateurs, et qui n'attendaient, disait-on, que notre présence pour se lever en masse en faveur de notre cause. Nous trouvâmes en effet quelques groupes de paysans à l'entrée des villages que nous traversions, qui venaient au-devant de nous aux cris de *vive l'empereur!* mais ils ne paraissaient pas généralement animés d'un enthousiasme bien sincère; et, à parler franchement, ils ressemblaient plutôt à des crieurs salariés, qu'à des citoyens cédant au besoin d'exprimer leurs véritables sentimens.

Ils nous accueillaient comme des vainqueurs dont il est urgent de captiver la bienveillance; ils n'étaient au reste que les amis du plus fort, et leurs exclamations signifiaient manifestement: *Nous voulons être Français, si vos baïonnettes nous apportent la loi; de grâce ne nous pillez pas, ne dévastez pas nos campagnes, traitez-nous comme vos compatriotes.*

Mais leurs supplications ne furent point entendues; et malgré la confiance que nos soldats accordaient à ces démonstrations amicales, ils se conduisirent avec eux comme avec leurs ennemis les plus déclarés: la dévastation et le brigandage signalaient par-tout le passage de l'ar-

mée. Aussitôt que les troupes avaient pris autour de quelque village une position momentanée, elles se débordaient comme un torrent sur les malheureuses habitations offertes à leur rapacité : boissons, comestibles, meubles, linge, vêtemens, tout en un mot disparaissait à l'instant. Un village où l'on avait campé ne présentait plus, lorsqu'on le quittait le lendemain, qu'un vaste amas de ruines, et on peut dire de décombres, autour desquelles se trouvait dispersé tout ce qui avait servi à l'ameublement des maisons. Les environs, ordinairement couverts des moissons les plus riches, paraissaient avoir été abîmés par un déluge de grêle, et les places des feux de bivouacs, noircies et éparses au milieu de ces moissons et des prairies réduites en litière, figuraient des lieux frappés de la foudre.

Au moment du départ, les habitans plongés dans le silence, des femmes éplorées, des enfans demi-nuds et saisis d'effroi, sortaient par essaims de leurs asiles et venaient parcourir leurs champs dévastés pour y reconnaître les meubles, les vases et autres effets qui leur avaient appartenus, et pour en recueillir les débris.

Il résulta des informations prises, que les

avant-postes prussiens, qui cependant étaient sur leurs gardes, avaient été surpris, et que, loin de s'attendre à une agression aussi brusque et surtout aussi sérieuse, les alliés se proposaient d'entrer sous quelques jours sur le territoire français. Les habitans étaient eux-mêmes très-étonnés de notre apparition, au moment où ils nous croyaient entièrement occupés de garnir nos frontières pour les préserver de l'invasion. Ils disaient en général beaucoup de mal des Prussiens, qu'ils peignaient comme très-exigeans et dont ils se plaignaient d'être journellement maltraités.

D'après ces renseignemens, qui n'offraient rien de positif, chacun faisait ses suppositions sur le résultat probable de la campagne commencée. L'armée ennemie n'étant point réunie, allait se trouver dans l'impossibilité d'opérer sa concentration. Poursuivis avec vivacité, les corps séparés et tournés de toutes parts ne pourraient se défendre que faiblement. Wellington n'était point en mesure : déconcerté par un mouvement offensif qu'il était loin de prévoir, tout son plan de campagne devenait nul, puisqu'il avait perdu l'initiative d'après laquelle il avait été calculé, et qu'il ne pourrait s'exécuter

sur le terrain prévu. En résumé, confiance sans bornes en Buonaparte, dont les combinaisons étaient aussi certaines qu'admirables; partant, destruction des Anglais ou leur embarquement précipité; arrivée prochaine sur le Rhin, au milieu des acclamations universelles des Belges, levés en masse pour leur délivrance, et dont l'armée toute entière n'attendait que le moment de passer dans les rangs de leurs anciens compagnons d'armes.

Le 16, dès 3 heures du matin, les colonnes de l'armée française qui se trouvaient encore sur la rive droite de la Sambre, se mirent en mouvement pour effectuer leur passage, après lequel toute l'armée se porta en avant.

Le commandement de l'aîle gauche, composée des deux premiers corps d'infanterie et de quatre divisions de cavalerie, fut donné au maréchal Ney, arrivé de la veille au quartier-général, et qui reçut ordre de marcher par Gosselies et Frasnes sur la route de Bruxelles.

Le centre, où se trouvaient les 3e et 4e corps, le 6e et la garde placés en réserve, ainsi qu'une nombreuse cavalerie, ce qui constituait la plus forte masse de l'armée, se dirigea sur Fleurus. Le maréchal Grouchy, avec la cavalerie

Pajol et quelques bataillons d'infanterie, manœuvrait vers le village de Sombref, sur la route de Namur.

En débouchant de Fleurus, on ne tarda pas à découvrir l'armée prussienne, dont les masses principales paraissaient en colonnes serrées et couronnaient les plateaux qui environnent le moulin de Bussi; elle s'étendait en amphithéâtre sur toute la longueur d'un côteau, devant lequel se trouvait un ravin profond, garni de bouquets boisés et qui couvrait toute sa ligne. Sa droite était appuyée au village de Saint-Amand, son centre à Ligny, et sa gauche, dont l'œil ne pouvait appercevoir la terminaison, s'étendait vers Sombref, et se prolongeait indéfiniment sur Gembloux et la route de Namur. Tous ces villages, très-gros et bâtis sur un terrain inégal et entrecoupé, se trouvaient en avant du ravin et étaient garnis d'infanterie.

La position ayant été reconnue, Buonaparte fit sur-le-champ toutes ses dispositions pour l'attaquer. Le premier corps, qui faisait partie de la gauche, fut placé, avec deux divisions de grosse cavalerie, en arrière du village de Frasnes, sur la droite et à peu de distance de la route de Bruxelles, afin de pouvoir se porter au

besoin sur les points où sa présence serait nécessaire. Le 3e corps se dirigea en colonnes d'attaque sur le village de Saint-Amand; le 4e s'avança vers Ligny, soutenu par la garde, le 6e corps et une nombreuse réserve de cavalerie. Le maréchal Grouchy, de son côté, avec les divisions de la droite, s'approchait de Sombref.

Le 3e corps commença le feu en attaquant le village de Saint-Amand, où il trouva une résistance opiniâtre, et qu'il enleva à la baïonnette, mais d'où il fut chassé après en avoir occupé une partie; le 4e corps se précipita à son tour sur Ligny, en même temps que les deux aîles engageaient successivement le combat, la gauche à Frasnes et la droite sur Sombref; en peu d'instans l'affaire devint générale, et une forte canonnade, qui augmentait graduellement, se fit entendre sur toute la ligne.

Le combat se soutenait de part et d'autre avec une égale opiniâtreté. On ne peut donner une idée de la fureur qui animait les soldats des deux partis les uns contre les autres; il semblait que chacun d'eux eût à venger une offense personnelle, et retrouvât dans son adversaire son plus implacable ennemi. Les Français ne vou-

laient faire aucun quartier ; les Prussiens avaient assuré, disait-on, qu'ils massacreraient tous les Français qui tomberaient entre leurs mains : ils adressaient particulièrement ces menaces à la garde, contre laquelle ils paraissaient singulièrement montés. Enfin, des deux côtés l'acharnement était extrême.

Les villages qui étaient le théâtre de l'action furent pris et repris plusieurs fois après un affreux carnage. Ceux de Saint-Amand et de Ligny étaient surtout disputés avec une invincible obstination. Les Français cependant parvinrent à se loger dans le cimetière du premier, et à s'y maintenir malgré les efforts réitérés des Prussiens pour les chasser ; mais il y eut un instant terrible et où le succès se trouva tellement compromis sur ce point, que Buonaparte envoya en toute hâte chercher le premier corps pour le renforcer.

Par ce mouvement, l'aile gauche, vivement engagée contre l'armée anglaise, sur laquelle elle avait l'avantage, et qu'elle avait chassée des hauteurs de Frasnes jusqu'à la ferme des Quatre-Bras, où elle avait pris position, se trouva considérablement affaiblie ; mais ce qui faillit entraîner la perte totale de la bataille, ce fut

l'imprudence que commit Buonaparte de ne point prévenir le maréchal Ney de la soustraction qu'il faisait d'une partie de ses forces.

Il y avait environ une heure que le 1[er] corps était parti pour marcher vers Saint-Amand, lorsque l'armée anglaise, à qui le prince d'Orange avait amené de nombreux renforts, reprit à son tour l'offensive, et repoussa vigoureusement nos tirailleurs et les colonnes d'attaque qu'ils précédaient. Placés à cheval sur la route de Bruxelles, les Anglais occupaient toute la lisière d'un grand bois qui se trouve sur la gauche de cette route. Il régnait dans toute la longueur de cette lisière un chemin creux, qui avait la forme d'un ravin; et des plateaux couverts de seigle, d'une assez grande largeur, séparaient ce bois de la route dont les Français occupaient le côté droit, jusqu'à une certaine hauteur.

Tout-à-coup ces plateaux se couvrent de nombreux bataillons carrés soutenus par une cavalerie formidable, qui s'avancent avec assurance et menacent d'enfoncer notre ligne. Nos troupes paraissent intimidées, et se replient avec une sorte d'épouvante. Le moment était pressant, et il fallait se hâter de faire avancer

les réserves. Le maréchal Ney, peu alarmé cependant de ces tentatives, parce qu'il comptait sur le 1er corps, lui envoie l'ordre de se porter sur-le-champ au pas de charge sur l'ennemi. Mais quel fut son étonnement et son extrême embarras, lorsqu'il apprit que Buonaparte en avait disposé!

Il ordonna aussitôt aux 8e et 11e de cuirassiers, qui se trouvèrent sous sa main, de charger les premiers bataillons. Cette charge s'opéra avec la plus grande bravoure; mais ces bataillons, adossés à un bois rempli d'infanterie, firent conjointement avec elle un feu si terrible, que, criblés de balles et de mitraille, les cuirassiers ne pouvant les enfoncer, furent forcés à faire demi-tour, et se retirèrent en désordre. Ce fut dans cette charge, qui, quoique malheureuse, fut exécutée avec une grande hardiesse, qu'un cuirassier du 11e régiment prit un drapeau du 64e régiment de ligne anglais.

Le mouvement rétrograde qui s'opérait sensiblement, et la foule de cuirassiers et de soldats blessés qui refluaient sur les derrières de l'armée, y sema bientôt l'épouvante : les équipages, les ambulances, les cantiniers, les domestiques, toute cette foule de non-combattans

qui suivent les armées, se sauvèrent précipitamment, en entraînant tout ce qu'ils rencontraient, à travers champs et sur la route de Charleroi, qui fut bientôt encombrée. La déroute était complète et se propageait avec rapidité; tout le monde fuyait dans la plus grande confusion en criant : Voilà l'ennemi! voilà l'ennemi!

Mais le mal n'était pas aussi grand qu'on l'avait d'abord cru, ou au moins il fut promptement réparé : la division de cuirassiers du général Roussel, se porta au grand trot au-devant des Anglais, et rassura déjà les fuyards par sa présence; mais elle n'eut pas besoin de donner. Notre infanterie, qui se retirait serrée et en très-bon ordre, opposa une vigoureuse résistance, et rétablit peu-à-peu le combat. Ramenée jusque sur les hauteurs de Frasnes, elle s'y établit de nouveau, et obligée de renoncer à tout mouvement en avant, ne se battit plus pendant tout le reste du jour que pour s'y maintenir. En peu de temps, tout rentra dans l'ordre sur les derrières de l'armée, et les fuyards s'arrêtèrent lorsqu'ils eurent la certitude de ne pas être poursuivis.

Cependant, le 1er corps, détaché de l'aîle

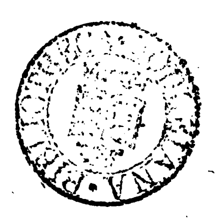
gauche, avait été inutile, et lorsqu'il arriva, le 3e corps avait enlevé le village de St.-Amand. Il reçut donc l'ordre de retourner dans la position qu'il venait de quitter, et parcourant ainsi, l'arme au bras, le champ de bataille de la gauche à la droite, et de la droite à la gauche, il ne fut utilisé sur aucun point.

Le feu continuait toujours avec la plus grande vivacité sur toute la ligne, et particulièrement vers Ligny, point où se trouvaient les plus grandes forces et sur lequel on dirigeait les plus grands efforts. La canonnade ne se ralentissait pas un instant, et notre artillerie, à ce qu'on pouvait juger, faisait un grand ravage dans les colonnes prussiennes qui, postées en masse sur des côteaux qui formaient amphithéâtre et sur les plateaux qui les terminaient, se présentaient à découvert, et recevaient tous les coups qui partaient des nombreuses batteries établies sur notre ligne. Nos troupes, presque toutes cachées dans les sinuosités du terrain, étaient infiniment moins exposées aux effets de l'artillerie prussienne, qui cependant répondait à la nôtre avec beaucoup de persévérance, quoiqu'avec peu de succès.

Vers les sept heures du soir, nous étions

maîtres des villages, mais les Prussiens conservaient encore leurs positions en arrière du ravin. Ce fut dans cet instant que Buonaparte, qui dès le commencement de l'affaire, avait manœuvré de manière à pouvoir, quand il en serait temps, porter des forces majeures au-delà de ce ravin, afin de chasser des hauteurs du moulin de Bussi les masses prussiennes qui les occupaient, dirigea sa garde et toute sa réserve sur le village de Ligny. Ce mouvement hardi, dont ce qui s'était passé à la gauche avait retardé jusqu'alors l'exécution, avait pour but d'isoler entièrement du reste de leur armée la droite des Prussiens qui se trouvait derrière Saint-Amand, et de lui fermer la retraite sur Namur.

Toute la garde s'ébranla au pas de charge, soutenue par une nombreuse cavalerie et une artillerie formidable, traversa le village et s'élança dans le ravin qu'elle franchit au milieu d'une grêle de balles et de mitraille; alors, le feu qui avait paru se ralentir un instant, recommença avec une violence inouie; un affreux combat s'engagea au moment où, sortie du ravin, la garde aborda à la baïonnette les carrés prussiens qui soutinrent le choc en dé-



terminés. Mais rien ne put résister à l'impétuosité des grenadiers français, qui partout se frayèrent un chemin par le plus horrible carnage : des charges de cavalerie s'exécutèrent en même temps de part et d'autre, et déterminèrent une mêlée épouvantable. Enfin, après la résistance la plus opiniâtre et la défense la plus acharnée, les Prussiens, enfoncés de toutes parts, se retirèrent en nous abandonnant le champ de bataille, couvert de morts, de blessés, de prisonniers et de quelques bouches à feu. La garde prit aussitôt possession des plateaux qu'ils venaient de quitter, et la cavalerie se mit à leur poursuite.

Pendant que cette opération décisive s'effectuait à Ligny, le 3e corps cherchait à occuper l'aîle droite prussienne, afin qu'elle perdît de vue l'affaire dont le but était de la déborder, mais il était trop facile de découvrir le piége qu'on lui tendait pour qu'elle pût s'y laisser prendre. Elle régla sur celui de l'armée principale le mouvement de retraite qu'elle devait opérer, et qui, dès ce moment, fut décidé sur tous les points de l'armée prussienne. Alors, cette armée ne se battit plus que pour soutenir la marche précipitée de ses colonnes,

qui filaient avec ordre et sans encombrement sur Gembloux et Namur.

L'armée française se mit en devoir de poursuivre ses succès, mais la nuit qui survint, et les fatigues de la journée, l'en empêchèrent. Elle se contenta de passer le ravin, et de s'emparer de toutes les positions de l'ennemi. A dix heures, le feu avait cessé sur toute la ligne, et l'armée occupait ses bivouacs.

Il circula dans l'armée différentes versions presque toutes contradictoires sur cette affaire de Ligny, dont le résultat au reste ne fut jamais bien connu. D'abord, il ne s'agissait rien moins que de la destruction totale de l'armée prussienne, qui avait laissé plus de 25,000 morts sur le champ de bataille, et à laquelle on avait fait un pareil nombre de prisonniers. Selon les premiers rapports, le maréchal Blücher avait été tué, et son armée était dans une telle déroute, que le maréchal Grouchy écrivait qu'il ramassait plus de prisonniers, de canons et d'équipages qu'il n'en voulait.

Le fait est que le maréchal Blücher eut un cheval tué sous lui au commencement de la retraite, et que, culbuté par la chute de ce cheval, sous lequel il se trouva engagé, il resta au

milieu des cuirassiers français, et ne dut son salut qu'à l'obscurité de la nuit, qui empêcha ceux-ci de l'apercevoir pendant le tumulte de la charge. Ce qu'il y a encore de positif, c'est que les Français enlevèrent les positions des Prussiens qui, selon toute apparence, souffrirent beaucoup; mais on ne sut jamais bien quelle fut la perte qu'ils éprouvèrent, et ce qui faisait présumer qu'elle était moins considérable qu'on ne l'annonçait, c'est que l'on ne mit à l'ordre de l'armée rien qui fût relatif à cette affaire. Du reste, le champ de bataille était jonché de cadavres prussiens, et le nombre des tués était énorme de leur côté; mais, à l'exception des blessés, on vit très-peu de prisonniers.

Sur la gauche, où le combat quoique moins acharné avait cependant été très-vif, les Anglais paraissaient avoir aussi perdu beaucoup de monde, et les deux partis étaient restés sur le terrain et sur les positions qu'ils occupaient au commencement de l'action. On annonçait la mort du duc de Brunswick, qui fut tué par le feu de la division commandée par Jérôme Buonaparte, et celle du général anglais Hill. La première nouvelle fut confirmée le lendemain, et donna occasion à des généraux français de bro-

der, pour faire leur cour à l'ex-roi de Westphalie, quelques plaisanteries sur la fatalité qui poursuivait ce malheureux duc de Brunswick, et qui, le mettant en opposition constamment funeste avec le conquérant de ses états, le condamnait, pour ainsi dire, à mourir de sa main; d'où ils auguraient que le destin pourrait fort bien l'appeler à devenir son héritier. On disait aussi que Jérôme avait été atteint d'une balle morte. Sans chercher à s'assurer de la vérité du fait, qui est d'une trop chétive importance, il est bon de remarquer que ces sortes de balles ne sont faites que pour les grands personnages dont on veut rehausser la valeur.

On se plaignait beaucoup, de ce côté, de la charge des cuirassiers, à la non réussite de laquelle on attribuait tout le mal qui était survenu; on les accusait de n'avoir pas abordé franchement les bataillons ennemis, au milieu desquels ils avaient cependant pris un drapeau, et on allait même jusqu'à soupçonner de la trahison. Ces bruits, qui se propagèrent bientôt dans toute l'armée, ayant produit une fâcheuse impression sur l'esprit des soldats, on s'empressa de répandre que plusieurs généraux qui avaient trahi, au nombre desquels figurait le général

Bourmont, avaient été livrés à une commission militaire, et fusillés.

En résumé, si la bataille de Ligny, à laquelle on doit joindre celle des Quatre-Bras, quoique très-sanglante, ne donna aucun des résultats qui signalent une grande victoire, on la regardait cependant comme d'une très-haute importance relativement aux évènemens ultérieurs de la campagne. Chacun s'accordait à dire que Buonaparte avait atteint le but qu'il s'était proposé, et qu'ayant séparé entièrement les deux armées anglaise et prussienne l'une de l'autre, il avait coupé entr'elles toute communication. Cet avantage paraissait très-précieux, et d'autant plus grand, qu'il suffisait d'un corps très-faible pour observer et poursuivre les Prussiens après les pertes qu'ils venaient d'essuyer, ce qui donnait à l'armée française la facilité de se porter toute entière contre les Anglais.

Ce fut dans l'intention de réaliser ce projet, que le 17, aussitôt que le jour parut, Buonaparte, après avoir laissé les 3e et 4e corps, ainsi que la cavalerie du général Pajol sous les ordres du maréchal Grouchy pour suivre et observer les Prussiens, marcha vers les Quatre-Bras avec sa réserve et le 6e corps.

Les Anglais paraissaient occuper encore la même position que la veille : Buonaparte s'occupa de la reconnaître, et l'armée française resta en observation jusque vers les onze heures du matin, pour attendre les troupes de la droite, auxquelles on assignait des emplacemens à mesure qu'elles arrivaient. Il pleuvait continuellement, et les chemins de traverse, que les pluies antérieures avaient déjà beaucoup dégradés, devenaient de plus en plus impraticables pour l'artillerie.

Toutes les dispositions étaient faites pour attaquer, et les masses françaises réunies s'avançaient en ligne sur les hauteurs de Frasnes, lorsqu'on s'aperçut que les Anglais avaient manœuvré de manière à nous masquer une retraite, déterminée sans doute par les détails qui leur avaient été transmis sur l'affaire de Ligny, et à laquelle ils avaient consacré une partie de la nuit, ainsi que le temps que nous avions employé dans la matinée à concentrer nos forces. Les troupes que l'on voyait sur les plateaux, à l'entrée du bois et sur la route, n'étaient autre chose qu'une forte arrière-garde destinée à soutenir ce mouvement qu'elle suivit dès qu'il fut complètement effectué : Buonaparte se mit aussitôt à

leur poursuite avec sa cavalerie, et toute l'armée accéléra sa marche vers Bruxelles.

Pendant cette marche très-rapide, l'ardeur des troupes était incroyable ; elles ne voyaient dans la retraite adroite et parfaitement bien opérée des Anglais, qu'une déroute qui ne devait s'arrêter qu'à leur embarquement. Déjà l'on se promettait qu'ils ne tiendraient plus ; et que livrés à leurs propres forces, ils allaient, en nous abandonnant Bruxelles, regagner au plus vite leurs vaisseaux. L'artillerie, les équipages et l'infanterie de l'armée filaient avec une sorte d'encombrement et de précipitation sur la route, couverte d'une boue épaisse et charbonneuse, tandis que la cavalerie marchait sur les côtés, à travers des moissons qui par-tout étaient fort belles, et qu'elle réduisait en fumier. Les chevaux enfonçaient jusqu'au ventre dans cette terre noire, ramollie et extrêmement collante, et ne s'en arrachaient qu'avec beaucoup d'efforts, ce qui ralentissait considérablement la marche, et la rendait très-pénible. On rencontrait de distance en distance, sur la route, quelques caissons anglais abandonnés, et des voitures dont les roues étaient brisées.

On traversa le champ de bataille des Quatre-

Bras, qui était couvert de morts et de débris, et sur lequel se trouvait un assez grand nombre de blessés français, qui n'avaient point été enlevés. On fut à même d'apprécier combien l'affaire avait été meurtrière pour les deux partis; mais, d'après les apparences, les Anglais avaient perdu beaucoup plus de monde que nous : les plateaux qui séparaient de la route le bois où ils étaient en position, et particulièrement la lisière de ce bois et le chemin creux pratiqué en arrière de cette lisière, étaient cachés sous des monceaux de cadavres, dont la plus grande partie était des Ecossais. Leur costume, qui consiste en une espèce de jaquette plissée, faite d'une sorte d'étoffe brune, parsemée de raies bleues, et qui, ne descendant que jusqu'au-dessus du genou, laisse à nu une partie de la jambe, attirait singulièrement les regards des soldats français, qui les désignaient sous le nom de *sans culottes*.

Buonaparte, avec son avant-garde, poursuivit les Anglais jusqu'à la nuit, et ne s'arrêta qu'à l'entrée de la forêt de Soignes, où ils lui opposèrent une résistance qu'il désespéra de surmonter ce jour-là. Après les avoir canonnés et harcelés aussi long-temps que le jour le lui

permit, il fit prendre position à ses troupes, et établit son quartier-général à la ferme de Caillou, près Planchenois. Les principales masses de l'armée campèrent à Genappe et dans les environs de cette petite ville.

La nuit fut affreuse; une pluie continuelle, et qui tombait par torrens, fit cruellement souffrir les troupes qui, bivouaquées au milieu de la boue et des moissons mouillées, n'eurent pas le temps de se construire des abris; mais si cette nuit fut terrible pour le soldat, à quels désastres n'exposa-t-elle pas les malheureux habitans des contrées occupées par l'armée, qui, de toutes parts épouvantés, abandonnaient leurs maisons livrées à tous les ravages, en se demandant si les forcenés qui fondaient ainsi sur eux, étaient des Français ou des Tartares échappés tout-à-coup des déserts de l'Asie pour se gorger de butin?

On était généralement persuadé que l'armée anglaise consacrerait la nuit à continuer son mouvement de retraite, et personne ne mettait en doute qu'on ne dût le lendemain arriver à Bruxelles : ainsi l'on se plaisait à considérer la campagne comme terminée, puisque déjà l'on se croyait maître de cette ville, et que le ma-

réchal Grouchy, qui devait coucher à Namur, ne pouvait manquer d'arriver à Liége en même temps que Buonaparte dans la capitale des Pays-Bas. Quelques soi-disant déserteurs, qui n'étaient autre chose que des espions, assuraient que l'armée belge n'attendait qu'un engagement pour passer toute entière de notre côté; mais que connaissant ses dispositions, on la tenait toujours en arrière; ils ajoutaient que, depuis le commencement des hostilités, on avait une telle peine à la contenir, qu'il ne serait pas étonnant que, malgré les précautions qu'on prenait à son égard, elle ne tombât inopinément sur les Prussiens, à qui sur-tout elle portait une haine implacable.

Quoiqu'il en soit, le jour ayant paru, l'armée prit les armes et fut très-surprise de voir que les Anglais avaient non-seulement conservé toutes leurs positions de la veille, mais qu'ils paraissaient encore très-disposés à les défendre. Buonaparte, qui avait paru craindre qu'ils ne lui échappassent pendant la nuit, fut très-satisfait de les retrouver à son réveil, et ne pouvant contenir la joie qu'il en ressentait, il dit, au moment où il les reconnaissait, à quelques personnes qui se trouvaient autour de lui: Ah!.. je les tiens donc, ces Anglais!...

Sans s'en inquiéter davantage, il presse, avec cette imprudente impatience qui le caractérise, la marche des colonnes qui étaient restées en arrière, et sans prendre aucune autre information, sans connaître ni la position ni les forces de son ennemi, sans s'assurer que l'armée prussienne fût bien contenue par le corps de Grouchy, il résolut d'attaquer sur le champ.

L'armée française, qui consistait en quatre corps d'infanterie, y compris la garde, et en trois corps de cavalerie, pouvait présenter un effectif de 120,000 combattans, et se trouva rassemblée vers les dix heures sur des hauteurs parallèles à celles qu'occupait l'armée anglaise que l'on découvrait en position sur les plateaux situés en avant de la forêt de Soignes, à laquelle elle était appuyée.

On apercevait vers le centre, en arrière du village de Mont-Saint-Jean, de fortes masses d'infanterie qui couronnaient un vaste plateau au-devant duquel on distinguait facilement des redoutes, dont la terre fraîchement remuée paraissait d'une couleur différente à celle du sol : ce plateau se prolongeait des deux côtés, le long de la lisière de la forêt, en diminuant beaucoup de largeur, et était couvert de batteries. La droite

de l'armée anglaise s'appuyait au village de Merke-Braine, ayant devant elle la ferme d'Hougoumont, environnée d'un bois coupé par plusieurs ravins ou sinuosités profondes ; sa gauche s'étendait au loin vers Wavres, couverte aussi par un ravin et la ferme de la Haye-Sainte. En général, excepté sur le grand plateau que l'on regardait comme le centre de l'armée anglaise, on voyait peu de troupes ; mais ne devait-on pas supposer, comme on en acquit la certitude pendant l'affaire, qu'elles étaient cachées dans la gorge qui séparait les plateaux de la forêt et dans la forêt elle-même ?

Le quartier-général de lord Wellington était à Waterloo, en arrière de ses lignes, qui étaient, comme on l'a vu, établies de manière à traverser les routes de Bruxelles et de Nivelles.

A peine les troupes françaises étaient-elles réunies, que Buonaparte, qui s'était placé sur un mamelon situé à très-peu de distance de la ferme où il avait couché, sur la droite de la route, et d'où il pouvait découvrir tous les mouvemens, envoya l'ordre de commencer le feu. Il se promenait seul les bras croisés sur la poitrine, en avant et à une petite distance de son état-major, groupé et aligné derrière lui.

Le tems était orageux, il tombait par intervalles quelques averses qui n'étaient pas de longue durée. Cette température se maintint pendant tout le jour.

Le 2e corps fut placé à la gauche, et marcha contre la ferme d'Hougoumont. Le premier appuya sa gauche à la route, et se porta sur le centre; le 6e tenait la droite. La garde était en réserve sur les hauteurs. La cavalerie était répartie sur les différens points; mais les plus fortes colonnes de cette arme occupaient les deux aîles et particulièrement l'aîle droite.

Vers midi, les premiers coups de canon partirent des lignes françaises, et de nombreux tirailleurs s'en détachèrent pour engager l'action. La gauche attaqua vivement la ferme d'Hougoumont, dont les bâtimens avaient été crénelés par les fantassins qui les occupaient en force, et qui s'y battaient avec une extrême opiniâtreté. Des bataillons et des escadrons se portèrent en même-temps contre les masses placées derrière cette ferme, et qui y envoyaient continuellement des renforts. Après une heure de combat, les Anglais parurent se retirer un peu, et l'armée française resserra ses approches : l'artillerie

se porta en avant, sur toute la ligne, et les colonnes la suivirent.

On annonça bientôt que de fortes masses allaient marcher à la baïonnette sur le Mont-Saint-Jean, tandis que la cavalerie des ailes déboucheraient et chargeraient les pièces qui paraissaient peu soutenues. On attendait avec impatience ce grand mouvement dont on se promettait une réussite complète, mais il fut retardé par les efforts obstinés que les Anglais faisaient pour tenir dans les villages qui couvraient leurs ailes; ils dirigeaient sans cesse vers la ferme d'Hougoumont et celle de la Haye-Sainte des bataillons que notre cavalerie dispersa à diverses reprises; mais ces villages, quoique pressés sans relâche et avec une vigueur sans égale, continuaient à se défendre. Impatiens de ne pouvoir chasser d'Hougoumont les troupes qui en occupaient les bâtimens et qui paraissaient déterminées à ne pas les céder, on se décida à y mettre le feu; on envoya en même-temps contre la Haye-Sainte de nouvelles forces qui s'en emparèrent enfin après un combat fort long et très-acharné. Sur tous les points on luttait l'un contre l'autre avec la même ardeur; l'artillerie faisait un ravage affreux.

Les points d'appui des deux ailes anglaises ayant été emportés, l'armée française passa le ravin et se rapprocha des positions qui vomissaient sur elle un déluge de mitraille et de boulets ; les charges qui avaient été ordonnées ne tardèrent pas à s'exécuter. Une première colonne d'attaque très-formidable s'avança vers le Mont-Saint-Jean, où le feu le plus épouvantable s'engagea. La cavalerie française s'élança en même temps sur les plateaux pour enlever les pièces, mais elle fut assaillie à son tour par la cavalerie ennemie, qui sortit en masse des sinuosités où elle était cachée ; des charges successives s'opérèrent, et n'eurent pour résultat qu'un horrible carnage. L'affaire se soutient, on ne lâche pied d'aucun côté ; de nouvelles colonnes s'avancent, les charges se renouvellent ; trois fois la position est sur le point d'être forcée, et trois fois, après des prodiges de valeur, les Français sont arrêtés.

Il y eut alors dans l'armée française de l'hésitation et de vives inquiétudes : quelques batteries démontées se retirèrent ; de nombreux blessés se détachaient des colonnes, et répandaient l'alarme sur l'issue de la bataille ; un silence profond avait succédé aux acclamations et aux cris de joie des soldats sûrs de marcher à la vic-

toire. On voyait, à l'exception de l'infanterie de la garde, toutes les troupes engagées et exposées au feu le plus meurtrier : l'action se prolongeait toujours avec la même violence, et cependant elle n'amenait aucun résultat.

Il était près de sept heures : Buonaparte, qui jusque là était resté sur le plateau où il s'était placé et d'où il voyait très-bien ce qui se passait, contemplait avec un regard féroce le hideux spectacle d'une aussi effroyable boucherie. Plus les obstacles se multipliaient, et plus il paraissait obstiné. Il s'indignait de ces difficultés imprévues, et loin de craindre de pousser à bout une armée dont la confiance en lui était sans bornes, il ne cessait d'envoyer des troupes fraîches, et de donner l'ordre de marcher en avant, de charger à la baïonnette, d'enlever. Plusieurs fois on lui fit dire de divers points que l'affaire était mauvaise, que les troupes paraissaient ébranlées : *en avant!* répondait-il, *en avant!*

Un général le fit prévenir qu'il se trouvait dans une position à ne pouvoir tenir, parce qu'il était écrasé par une batterie; il lui demandait en même temps ce qu'il avait à faire pour se soustraire au feu meurtrier de cette batterie :

S'en emparer, répondit-il, et il tourna le dos à l'aide-de-camp.

Un officier anglais blessé et prisonnier lui fut amené ; il prit près de lui quelques informations, et lui demanda, entr'autres choses, quelle était la force de l'armée anglaise : l'officier lui dit qu'elle était fort nombreuse, et qu'elle venait de recevoir 60,000 hommes de renfort. Tant mieux, dit-il, plus il y en aura, et plus nous en battrons. Il fit partir plusieurs estafettes avec des dépêches qu'il dictait à un secrétaire, et répéta plusieurs fois avec distraction : Qu'il n'oublie pas de dire par-tout que la victoire est à moi.

Enfin ce fut à cette époque, et au moment où toutes ses tentatives avaient été infructueuses, qu'on vint lui annoncer que des colonnes prussiennes débouchaient sur notre flanc droit, et menaçaient nos derrières ; mais il ne voulut jamais ajouter foi à ces rapports, et répondit à diverses reprises qu'on avait mal observé, et que ces prétendus Prussiens n'étaient autre chose que le corps de Grouchy. Il fallut cependant bien se rendre à l'évidence, et reconnaître enfin la vérité de ce qu'on avançait, lorsque ces colonnes attaquèrent vivement notre aile droite.

Une partie du 6e corps fut envoyé pour soutenir ce nouveau choc, en attendant l'arrivée des divisions du maréchal Grouchy, sur lequel on comptait toujours ; le bruit se répandit même dans l'armée, que déjà elles étaient en ligne.

Il résulte des rapports, qu'une partie de l'armée du maréchal Blücher qui, après la journée du 16, s'était concentrée dans les environs de Wavres, avait su dérober sa marche au maréchal Grouchy, et qu'ayant été rejointe par le 4e corps prussien, commandé par le général Bulow, elle s'était rapprochée en toute hâte de la ligne anglaise, pour coopérer avec lord Wellington.

Buonaparte, sans que rien pût faire changer sa résolution, ayant jugé que le moment était venu de décider la journée, forma une quatrième colonne d'attaque, presqu'entièrement composée de la garde, et se dirigea au pas de charge sur le Mont-Saint-Jean, après avoir expédié sur tous les points des instructions pour qu'on eût à seconder ce mouvement d'où dépendait la victoire. Ces vieux guerriers abordèrent le plateau avec l'intrépidité qu'on devait en attendre ; toute l'armée reprend vigueur ; le combat se rallume sur toute la ligne. La garde charge à diverses reprises, mais ses efforts sont

constamment repoussés : foudroyés par une artillerie épouvantable, et qui semble se multiplier, ces invincibles grenadiers voient leurs rangs s'éclaircir sous la mitraille; ils les resserrent promptement et avec sang-froid : ils marchent toujours sans être intimidés : rien ne les arrête que la mort ou des blessures graves; mais l'heure de la défaite avait sonné. Des masses énormes d'infanterie, soutenues par une immense cavalerie à laquelle nous ne pouvions plus en opposer puisque la nôtre était entièrement détruite, fondent sur eux avec fureur, et les entourant de tous côtés, les somment de se rendre. La garde ne se rend pas, elle meurt, répondent-ils. Alors on ne leur fait plus de quartier : presque tous tombent, en se battant en désespérés, sous le tranchant des sabres et des baïonnettes. Ce massacre effroyable se prolonge aussi long-temps que leur résistance. Mais enfin, accablés par des forces beaucoup supérieures, et se rebutant d'ailleurs d'affronter en vain une mort certaine, ils quittent leurs rangs, et refluent en désordre vers leurs premières positions, dans l'intention sans doute de s'y rallier.

Pendant que les choses se passaient ainsi vers le centre, les colonnes prussiennes, arrivées

sur notre droite, continuaient à s'avancer et à presser avec ardeur le peu de troupes qui se trouvaient sur ce point. La canonnade et une fusillade très-vive se faisaient entendre en arrière de cette ligne, et se rapprochaient peu à peu. Nos troupes soutenaient, autant que possible, le combat; mais elles perdaient graduellement du terrain. Enfin notre aile droite rétrogradait sensiblement, et les Prussiens, qui la débordaient, étaient sur le point de déboucher sur la route. Lorsque le bruit se répandit que la garde avait été repoussée, et que l'on vit ses bataillons épars, et réduits à un petit nombre, se retirer avec précipitation, une épouvante générale se répandit dans l'armée, qui se débanda sur tous les points, et chercha son salut dans la fuite la plus prompte. En vain Buonaparte, désespéré, ramasse-t-il, pour faire un dernier effort, quelques bataillons de la garde jeune et vieille qui n'avaient point encore donné, et les conduit-il encore une fois contre l'ennemi déjà sorti en masse de ses positions; tout est inutile : intimidée par ce qui se passait autour d'elle, et d'ailleurs écrasée par le nombre, cette faible réserve est bientôt renversée.

Alors l'armée quitte spontanément et du

même instant ses positions, et se déborde comme un torrent : les canonniers abandonnent leurs pièces; les soldats du train coupent les traits de leurs chevaux; l'infanterie, la cavalerie, toutes les armes, mêlées et confondues, ne présentent plus qu'une masse informe que rien ne peut arrêter, et qui se sauve vers la route et à travers champs. Parqués sur les côtés de la route, une foule d'équipages suivent le mouvement avec précipitation, s'y jettent tous ensemble, et l'encombrent au point que l'on ne peut plus y circuler.

Cependant, aucun point de direction n'avait été donné, et il n'y avait plus de commandement à faire entendre; les généraux et autres chefs, perdus dans la foule et entraînés par elle, étaient séparés de leur troupe; il n'existait pas un bataillon derrière lequel on pût se rallier; et puisque rien n'avait été prévu pour assurer une retraite raisonnable, comment aurait-on pu s'opposer à une déroute aussi complète, dont on n'avait même pas l'idée, et inouie jusqu'alors dans l'armée française, déjà frappée par tant de désastres?

La garde, cette inébranlable phalange qui, dans les plus grandes catastrophes, avait tou-

jours été le point de ralliement de l'armée, et lui avait servi de rempart, la garde enfin, la terreur de l'ennemi, avait été terrassée, et fuyait dispersée avec la multitude.

Tout le monde se sauve au hasard; on se pousse, on se presse, c'est à qui devancera celui qui le précède; des groupes plus ou moins nombreux se forment et suivent passivement ceux qui sont à la fête. Les uns n'osent s'écarter de la route, et s'efforcent de se frayer un passage à travers les équipages dont elle est couverte : les autres, au contraire, la croient dangereuse, et se portent à droite ou à gauche, selon qu'ils y sont déterminés par des raisonnemens plus ou moins fondés. La frayeur exagère tous les dangers, et la nuit qui ne tarde pas à survenir, sans être fort obscure, contribue beaucoup encore à augmenter le désordre.

L'ennemi, qui s'aperçoit du bouleversement de notre armée, détache sur le champ une nombreuse cavalerie pour la poursuivre. Pendant que des escadrons lancés sur la route, tombent à l'improviste sur les ambulances, qui n'ont pas le temps d'être prévenues, et s'en emparent, des colonnes formidables s'avançent sur nos flancs. Les équipages de la maison de

Buonaparte, arrêtés aux environs de la ferme où il avait logé, devinrent en grande partie les premiers la proie des Prussiens, ainsi qu'une multitude d'autres bagages. Tous les canons qui avaient été mis en batterie, restés sur le terrain où ils avaient manœuvré, ainsi que les caissons qui en dépendaient, tombèrent en même temps au pouvoir de l'ennemi. En moins d'une demi-heure, tout le matériel avait disparu.

Les Anglais et les Prussiens, ayant opéré complètement leur jonction, les deux généraux en chef, Wellington et Blücher, se rencontrèrent à la ferme de la Belle-Alliance, et se concertèrent sur les moyens de poursuivre leurs succès. Les premiers avaient considérablement soufferts pendant l'action, leur cavalerie surtout étant très-fatiguée, aurait pu difficilement pousser les Français assez vivement pour les empêcher de se rallier, mais la cavalerie Prussienne étant fraîche, se hâta de prendre les devants, et nous serra de très-près sans nous donner un instant de relâche.

La masse des fuyards ainsi pressée, franchit rapidement l'espace de deux lieues qui sépare Genappe du champ de bataille, et arriva enfin

dans cette petite ville, où le plus grand nombre pensait pouvoir s'arrêter pour y passer la nuit. Dans l'intention d'opposer quelques obstacles à l'ennemi, on s'empressa d'accumuler des voitures sur la route et de barricader l'entrée de la rue principale; quelques pièces furent placées en batterie; des bivouacs s'établissent dans la ville et aux environs, les soldats se répandent dans les maisons pour y chercher un asile et des alimens, mais à peine ces dispositions sont-elles prises que l'ennemi se présente; quelques coups de canon tirés sur la cavalerie qui débouche, jettent par-tout l'alarme; le camp se lève instantanément, tout fuit, et la retraite désordonnée recommence avec plus de trouble et de confusion que jamais.

Au milieu de cette débâcle, on ne savait ce qu'était devenu Buonaparte, qui avait disparu. On assurait qu'il avait péri dans la mêlée. Lorsqu'on vint annoncer cette nouvelle à un officier-général très-connu, il répondit comme Megret après la mort de Charles XII, à Friederickstadt: *Voilà la pièce finie.* D'autres prétendaient qu'ayant chargé plusieurs fois à la tête de la garde, il avait été démonté et fait prisonnier. La même incertitude régnait sur le sort du ma-

réchal Ney, du major-général et de la plupart des généraux en chef.

Un très-grand nombre affirmait avoir vu passer Buonaparte, se sauvant seul, au milieu de la foule, et l'avoir parfaitement bien reconnu à sa capote grise et à son cheval pommelé. Cette dernière version était la véritable; Buonaparte, au moment où les derniers bataillons de la garde qu'il conduisait, avaient été culbutés, entraîné par eux et enveloppé de toutes parts par l'ennemi, s'était jeté dans un verger attenant à la ferme de Caillou. Ce fut dans cet endroit qu'il fut rencontré par deux cavaliers de la garde, égarés comme lui, auxquels il se fit reconnaître, et qui le conduisirent, en éclairant sa marche, à travers les partis prussiens répandus dans la campagne, mais dont, heureusement pour lui, le plus grand nombre étaient occupés à se saisir des équipages et à les piller. Malgré l'obscurité de la nuit, il fut aperçu et reconnu en plusieurs endroits, où sa présence fut signalée par les démonstrations des soldats, qui se disaient à voix basse : Voilà l'empereur! voilà l'empereur! Ces mots paraissaient être un cri d'alarme pour lui, et il s'éloignait sur-le-champ aussi vite que lui permet-

tait l'arrangement de la multitude au milieu de laquelle il était engagé. Qu'étaient devenues ces bruyantes acclamations qui l'accompagnaient au milieu de son armée aussitôt qu'il y paraissait ?........

Pendant toute la nuit, l'armée française continua sa marche désastreuse, en parsemant la route de ses débris, et à chaque instant assaillie par des charges qui achévaient de la désorganiser. La terreur qui présidait à cette déroute était telle que des groupes nombreux de cavaliers et de fantassins bien armés, se laissaient atteindre, sans chercher à se défendre, par quelques malheureux lanciers, vers lesquels il suffisait de se retourner pour les chasser.

A la pointe du jour, les tristes restes de notre armée arrivèrent partie à Charleroi et partie à Marchienne, où ils s'empressèrent de repasser la Sambre. Cette armée malheureuse et naguère si brillante, dans le plus grand délabrement et harassée de fatigue, présentait un aspect d'autant plus hideux, qu'un grand nombre de blessés l'avaient suivie ou à pied ou montés sur des chevaux de traits, et que pâles, défaits, couverts des lambeaux sanglans dont ils avaient environnés leurs plaies, et marchant disséminés

au milieu d'une colonne confuse qui couvrait toute la largeur du chemin, ils rappelaient vivement à la mémoire les scènes de carnage qui venaient de se passer.

Les équipages qui, à mesure qu'ils approchaient de la Sambre, étaient retardés dans leur marche par le passage de ceux qui se trouvaient en tête, s'entassaient sur les routes qui aboutissaient aux ponts de Charleroi et de Marchienne. La cavalerie ennemie ne tarda pas à paraître et les surprit au milieu de cet encombrement; alors chacun ne songea plus qu'à s'échapper; les voituriers effrayés coupent les traits de leurs chevaux, et, suivis par tout ce qui les entoure, se jettent à la débandade vers les ponts et le long de la rivière, pour y chercher un passage. Ainsi, tout ce qui restait d'artillerie et de matériel de toute espèce tomba abandonné au pouvoir de l'ennemi, qui recueillit aussi un grand nombre de prisonniers.

La portion de l'armée qui, après avoir mis la Sambre entr'elle et les Prussiens, avait cru pouvoir s'arrêter, et avait établi des bivouacs dans les vergers et les prairies qui se trouvent sur la rive droite de cette rivière, les leva en toute hâte lorsqu'elle fut avertie de l'approche de l'en-

nemi par l'extrême confusion que sa présence déterminait. Sans attendre aucun ordre, sans chercher à couper les ponts et sans se donner le temps de se reconnaître, une fuite désordonnée se renouvelle, tout le monde part à-la-fois, et chacun se dirige pour son compte, sans savoir ce qu'il deviendra.

A une petite distance de Charleroi l'on rencontre deux routes, dont l'une conduit à Avesnes et l'autre à Philippeville. N'ayant aucune donnée sur la direction qu'elle doit prendre et ne voyant aucun de ses chefs, l'armée se divise en deux parties, dont la plus nombreuse suit la route qu'elle avait tenue en venant, et se porte sur Avesnes ; l'autre se dirige vers la gauche et marche sur Philippeville. Un très-grand nombre d'isolés, sans autre dessein que celui d'éviter les poursuites de la cavalerie, se jettent dans les grands bois environnans. Ainsi, l'armée se disperse de plus en plus et disparaît presqu'en totalité.

Ce fut cette dernière route que Buonaparte choisit pour sa retraite. Encore une fois déserteur de son armée, il l'abandonna donc sans faire aucun effort pour la rallier, au milieu de dangers qu'il semble se plaire à aggraver encore

en la livrant à l'anarchie et à une dissolution totale.

Errant à l'aventure et sortant en foule des bois, des milliers de soldats isolés se répandent dans les campagnes et y portent l'alarme. Les malheureux habitans sont attérés d'apprendre, presqu'en même-temps que ses succès, la défaite irréparable de l'armée française, et de se trouver en proie à un ennemi qu'une victoire achetée de son sang devait rendre plus farouche, au moment où ils se réjouissaient de voir le théâtre de la guerre s'éloigner d'eux. Partout les places fortes ferment précipitamment leurs portes; et repoussant par la force les fuyards qui se présentent pour s'y introduire, les obligent à refluer dans les communes circonvoisines où ils exercent toutes sortes d'excès.

C'est en sa qualité de fuyard et au milieu de leur foule épouvantée, que Buonaparte, confus et moins rassuré qu'eux tous, vint en suppliant demander l'entrée de Philippeville: il avait besoin de la protection des remparts de cette place pour se dérober à la poursuite active des Prussiens, qui le traquaient avec une grande attention, et qui avaient déjà lâché sur ce point des partis nombreux au milieu desquels il trem-

blait de tomber. Arrivé aux portes de la ville, il supporta l'humiliation de se voir interrogé par une garde devant laquelle il déclina sa qualité d'empereur, et qui ne le laissa pénétrer dans l'intérieur que quand il fut bien reconnu pour tel par le gouverneur, appelé pour constater l'identité. Il entra donc, lui et quelques personnes d'une suite plus que modeste, et les barrières se refermèrent aussitôt.

On donna, peu de temps après, la consigne de faire disperser les attroupemens de soldats qui se grossissaient à chaque instant autour et devant les entrées de la ville. Le bruit s'étant répandu parmi eux que leur illustre empereur était enfin retrouvé et qu'il était dans la place, ils regardaient comme leur devoir d'établir leur camp autour de lui, et comptaient d'ailleurs qu'au moyen de sa protection la forteresse s'ouvrirait enfin pour eux. Mais on connaît la prudence de Buonaparte : il jugea qu'un pareil rassemblement pourrait attirer l'ennemi sur ce point et faire découvrir son asile; en conséquence, il leur envoya l'ordre de continuer leur route; mais comme il avait, en grand général, profondément analysé les moyens d'agir sur le moral de sa troupe après une défaite, pour as-

surer l'entière et prompte exécution de son ordre, il usa d'un petit stratagême dont la réussite était immanquable. Quelques émissaires, sortis de la ville, accoururent vers le camp tout éperdus en criant : Hé ! sauvez-vous, voilà les Cosaques ; vîte, voilà les Cosaques! On pense bien qu'il n'en fallut pas davantage, et que tout disparut à l'instant.

Ce fut cette tourbe de malheureux expulsés, qui, avec l'accent du désespoir et oppressés de douleur, répandirent au loin sur leur passage la déplorable nouvelle que l'empereur était bloqué dans Philippeville. La chose fut regardée comme certaine, et personne sur les routes de Mézières et de Laon, où ce bruit se propagea bientôt, ne s'avisa de conjecturer que tout cela n'était qu'une admirable combinaison, une ruse de guerre d'une conception toute nouvelle, imaginées par le grand homme, pour cacher la marche savante d'où dépendait son salut.

Mais, heureusement, le bruit funeste de ce fatal événement n'accabla pas long-temps les esprits ; et, après avoir passé quelques heures à Philippeville, *sa majesté* en sortit, et se dirigea sur Mézières. La nuit s'approchait, lorsqu'il passa sous les murs de Rocroi, où l'on était

persuadé qu'il allait s'arrêter : une grande partie de la population se porta sur les remparts, et il eut la douleur de s'entendre saluer des cris de *vive l'empereur!* pendant tout le temps qu'il fut en vue ; mais il trouva probablement convenable de profiter de la nuit pour gagner du chemin, et il s'éloigna. Il n'entra en ville que quelques-uns de ses officiers d'ordonnance et le petit nombre de personnes de sa suite qui avait échappé au désastre : il ne restait plus que quelques chevaux ; tout ce qui était voitures et équipages avait été saisi par l'ennemi.

La portion nombreuse de l'armée qui s'était dirigée sur Avesnes et Laon, concevait aussi sur le sort de Buonaparte les plus vives inquiétudes ; et c'est sur-tout sur ce point qu'on ignorait entièrement ce qu'il était devenu. Persuadés que, puisqu'il ne se trouvait pas au milieu d'eux, il avait succombé sur le champ d'honneur où il avait conduit tant de braves à la mort, ils gémissaient sur l'affreux destin réservé à une tête si chère, lorsqu'ils apprirent qu'il était arrivé à Paris, plein de vie et de santé..... O honte éternelle! comment peindre l'indignation dont ils durent être pénétrés!

Depuis l'affaire de Ligny on avait été aussi

privé de toute communication avec la droite de l'armée, composée des corps du maréchal Grouchy ; et, quoiqu'on s'attendît à les retrouver sur la Sambre, on n'en avait eu aucune nouvelle pendant la déroute. On ignorait donc sur quels points ils s'étaient dirigés, et les bruits les plus sinistres circulaient sur leur compte : on assurait que, n'ayant pas été instruits à temps de l'issue de la bataille de Mont-Saint-Jean, ils avaient été cernés de toutes parts par les alliés, dans les environs de Wavres, pendant la nuit du 18 et la matinée du 19, et que, n'ayant pu opérer leur retraite, ils avaient été contraints de mettre bas les armes et de se rendre à discrétion après une résistance opiniâtre : on mettait Vandamme au nombre des morts. Ainsi, d'après ces données, qui, sans être absolument fondées, paraissaient très-vraisemblables, l'armée pouvait être considérée comme totalement anéantie.

Elle avait donc cessé d'exister cette belle armée française recréée de tant d'armées brillantes que Buonaparte avait déjà sacrifiées ! Il semblait que, furieux d'avoir vu échapper à sa rage quelques milliers de braves, ce monstre ne fût sorti de son repaire que pour en dévorer les restes ; et si, en effet, l'on pouvait lui sup-

poser l'intention d'en consommer la ruine totale, il ne serait pas difficile de trouver, dans la manière dont il opéra pendant cette courte et malheureuse campagne, des faits propres à appuyer fermement cette opinion; mais il faut plutôt attribuer les fautes énormes qu'il commit à son impéritie, caractérisée par une insigne témérité, et sa manie incorrigible et bien connue de s'avancer toujours avec une confiance aveugle, sans plan et sans calculer aucune chance.

C'est bien évidemment d'après cette connaissance du système de guerre, adopté et constamment suivi par Buonaparte, que les généraux ennemis lui tendirent le piége dans lequel il s'est précipité avec une si pitoyable sécurité; car quoiqu'en disent les bulletins étrangers, dans l'intention sans doute de rehausser la gloire de leurs généraux et le courage de leurs troupes, il est évident que la position de Mont-Saint-Jean avait été reconnue, désignée et préparée comme le lieu où l'on se proposait d'attirer l'armée de Buonaparte, et de lui livrer bataille.

Il fallait, en effet, être un Buonaparte qui ne douta jamais de rien, pour ne pas s'en apperce-

voir. La retraite évidemment calculée des Anglais sur une position aussi forte; l'opiniâtreté qu'ils mettaient à s'y maintenir ; la facilité qu'ils avaient de masquer dans une immense forêt des troupes et de l'artillerie; et, plus que tout cela, les redoutes et les batteries apparentes qu'ils y avaient élevées, auraient inspiré à tout autre général une défiance bien fondée, et lui eussent au moins fait craindre que cet emplacement, au lieu d'être une position de circonstance, n'eût été disposé de longue main. Ce qui devait servir encore à fortifier ce soupçon, c'était la construction d'un observatoire en bois, qui avait été élevé sur un monticule situé en avant de la forêt, d'où, avec de bonnes lunettes, on pouvait découvrir tout ce qui se passait dans la plaine jusqu'à la Sambre, et qui, destiné sans doute à servir de siége pour explorer nos mouvemens, n'avait pu être l'ouvrage de vingt-quatre heures.

Dans toutes les hypothèses, la prudence n'exigeait-elle pas qu'on cherchât à sonder le terrain et les dispositions de l'ennemi? Et le général le moins expérimenté pouvait-il faire la faute d'attaquer sans se mettre d'abord en communication avec son aile droite, ou sans être

au moins bien instruit du résultat de ses opérations ? D'ailleurs, dans la supposition même où l'on aurait réussi à enfoncer les Anglais, ce qui ne pouvait avoir lieu sans une perte très-considérable, quel avantage si grand était-il raisonnable de s'en promettre, puisqu'ils avaient derrière eux une forêt qui occupe une superficie de quinze lieues de longueur sur cinq de large ? La route qui la traverse ne devait-elle pas être considérée comme un défilé très-étroit, où 10,000 hommes et quelques pièces d'artillerie pouvaient facilement arrêter les plus grandes forces ? Etait-il donc indispensable d'aborder de front une position naturellement très-forte, et y avait-il impossibilité absolue de la tourner ?

Telles sont les questions qui auraient dû se présenter à l'esprit de l'homme le moins habile dans l'art de la guerre, et que la seule inspection du terrain aurait dû faire naître; mais Buonaparte s'obstina à ne voir sur le Mont-Saint-Jean qu'une nombreuse arrière-garde qui, déjà intimidée, ne faisait bonne contenance que pour donner aux équipages le temps de filer à travers la forêt. Il crut fermement qu'il ne s'agissait pas de livrer bataille, mais de continuer sa poursuite.

Il ne veut ni en croire ses yeux, ni écouter les observations de quelques généraux qui l'engagent à laisser les Anglais opérer tranquillement leur évacuation de la forêt, ou au moins à attendre au lendemain pour les attaquer, s'ils ne l'avaient point effectuée. A peine ses troupes, fatiguées par des marches longues et pénibles, harassées par la pluie continuelle à laquelle elles avaient été exposées pendant toute la nuit, sont-elles en présence, que, sans leur donner un instant de relâche, il les précipite sur l'ennemi. Persuadé que rien ne doit leur résister, il leur fait aborder de front une position inexpugnable, et, dédaignant de commander quelques manœuvres propres à en rendre l'approche moins périlleuse, les livre avec indifférence au feu meurtrier des nombreuses batteries dont elle est hérissée.

Bientôt il s'indigne de la résistance qu'on lui oppose, et voulant enfin, dans son délire, toujours percer, enfoncer la ligne ennemie, il porte en avant toute sa cavalerie, et la fait charger à toute outrance. En moins d'une heure elle avait péri, culbutée par la cavalerie anglaise et foudroyée par la mitraille. Ainsi, en la sacrifiant aussi indignement, il se privait lui-

même de tout moyen de poursuivre les Anglais, quand il serait parvenu à compléter leur défaite.

Au lieu d'être éclairé, par les pertes énormes qu'il éprouvait, sur les forces et les projets de l'ennemi, et de prendre des mesures pour ne pas compromettre le salut de toute l'armée, il descend furieux du plateau d'où il dirigeait les opérations, se met à la tête de sa garde, et ne cesse d'exiger d'elle des choses impossibles, que lorsque renversée et perdue dans les masses qui l'écrasent, elle lui échappe, pour ainsi dire, et disparaît au milieu du carnage.

Dès-lors tout fut perdu, et la destruction de l'armée française était d'autant plus inévitable, qu'elle était débordée sur sa droite, et que rien n'avait été prévu pour une retraite. Qui le croirait? Buonaparte seul méconnaît les dangers qui le menacent; il veut encore marcher en avant, et recueille tout ce qui lui reste de ressources pour réitérer ses tentatives sur le centre. O égarement inconcevable! il conserve l'espoir de renverser, avec quelques bataillons, des forces qui avaient résisté à toute son armée!

Et voilà l'homme qui passe pour le plus grand capitaine du siècle! Oui sans doute, et sans contredit, s'il ne s'agit, pour gagner des ba-

tailles, que de faire égorger des milliers d'hommes en les ruant sans calcul les uns sur les autres. On ne peut cependant pas douter que Buonaparte n'ait donné, au Mont-Saint-Jean, la mesure de sa capacité, et il avait trop besoin de vaincre pour ne pas y déployer tous ses moyens. Ainsi l'on se trouve après cela dans l'alternative, ou d'avouer qu'il ne doit qu'au hasard toutes ses victoires, ou qu'il était tombé en démence pendant la journée du 18 juin; car ses combinaisons de ce jour ne peuvent passer pour bien conçues, qu'autant qu'on lui supposera l'intention formelle de faire assassiner son armée; c'est au moins le jugement qu'en portèrent des officiers-généraux très-capables de les apprécier, et qui même, ne pouvant revenir de leur étonnement ni contenir leur indignation, s'écriaient hautement pendant l'affaire : Mais cet homme n'y est plus! Que veut-il? Il perd la tête!

Cependant quelques-uns prétendent que, mettant de côté tout ce qui a rapport aux dispositions du terrain, la manière dont il dirigea ses attaques et les mouvemens qu'il fit exécuter, offraient beaucoup de ressemblance avec ce qui s'est passé à Marengo; de manière que si

tout-à-coup, et au moment où les Anglais victorieux s'échappaient de leurs positions pour fondre sur nous, il était sorti de la terre une colonne formidable commandée par un Desaix, il est très-probable qu'alors la chance aurait tourné à notre avantage.

Tout le monde s'accorde à assurer que lorsqu'il vit l'affaire prendre une mauvaise tournure, il chargea, à la tête de la garde, avec une grande bravoure, qu'il eut deux chevaux tués sous lui, et qu'il se précipita plusieurs fois au milieu des Anglais pour y chercher la mort. Cet acte de désespoir ne peut être regardé que comme un nouveau trait de folie, et loin d'infirmer la proposition émise sur l'impéritie de Buonaparte, il l'étaye au contraire de nouvelles preuves; il contribue puissamment à établir, qu'incapable de rien prévoir pour se ménager une retraite, au Mont-Saint-Jean comme partout ailleurs, sa tactique s'est borné à tout risquer pour enfoncer son ennemi : ce qui rend compte des étonnans désastres qui ont constamment signalé ses défaites.

On ne peut donc s'empêcher de déplorer le sort d'une armée livrée à la discrétion d'un homme caractérisé par une aussi invincible

obstination, qui ne veut pas reconnaître d'obstacles, et avec lequel il ne peut y avoir d'autre alternative que celle de vaincre ou de mourir.

Une bravoure aussi inconsidérée n'est, au reste, que condamnable dans un général qui se doit entièrement au salut de son armée. Mais Buonaparte l'a-t-il véritablement montrée? Si l'on répond affirmativement à cette question (et il n'est pas possible de nier que dans une infinité de circonstances il n'ait affronté le péril avec un grand sang-froid et beaucoup de témérité), on se trouve nécessairement conduit à reconnaître en lui deux êtres essentiellement différens; l'un brave, audacieux, exposant sans réserve sa vie au milieu des combats, et déterminé à finir glorieusement au champ d'honneur; l'autre, pusillanime, lâche, poursuivi sans cesse par la crainte de la mort, et qui, pour s'y soustraire, brave impudemment le déshonneur et l'infamie.

C'est ce dernier qui, loin de faire quelques efforts pour rallier son armée, loin de se présenter à elle pour l'arrêter et en sauver les malheureux débris, s'en éloigne en fugitif, et se cachant au milieu de ses soldats, les abandonne lâchement pour ne s'occuper que de sa conservation personnelle. Si l'un a quelquefois

été courageux sur le champ de bataille, ou au moins s'il est resté ferme et impassible au milieu des scènes de carnage dont il aimait tant à repaître ses yeux, l'autre s'est constamment montré tremblant à l'aspect du danger, et tellement effrayé de l'idée de mourir, que toutes les fois qu'il s'est trouvé dans des occasions critiques, une terreur panique s'est emparée de ses sens, et lui ôtant toute sa force morale, l'a subitement et irrésistiblement entraîné vers une fuite honteuse.

Pendant que cédant à l'impulsion de la frayeur dont il est pénétré, il se glissait furtivement à travers ses soldats, comme un voleur qui craint d'être reconnu au milieu de la foule qui l'environne, ceux-ci, plus soigneux que lui-même de sa gloire, ne savaient mieux exprimer l'attachement qu'ils lui portaient encore, qu'en désirant qu'il fût resté sur le champ de bataille : S'il était seulement mort !....... disaient-ils. En vain le présentait-on comme un souverain, et s'efforçait-on de faire ressortir la différence qui existait entre ses devoirs et ceux du simple général, on ne voyait dans ce raisonnement qu'un prétexte captieux mis en avant pour colorer une fuite dont rien ne pouvait atténuer l'ignominie.

Quoiqu'il en soit, la bataille du Mont-Saint-Jean fut une des plus meurtrières qui aient jamais été données. L'armée française, composée de 120,000 hommes, après avoir fait des prodiges de valeur, y fut presqu'entièrement détruite; 300 bouches à feu, tous les caissons et les équipages tombèrent au pouvoir de l'ennemi, ainsi qu'un très-grand nombre de prisonniers; plus de 20,000 Français couvrirent le champ de bataille de leurs cadavres, effroyablement mutilés par la mitraille. Les Anglais éprouvèrent également de grandes pertes, mais cependant moins considérables que celles des Français, à cause de l'avantage de la position qu'ils occupaient. Cependant on évalue également à 20,000 le nombre des tués dans toute l'armée alliée. Tout porte à croire qu'au commencement de l'action les deux armées étaient à peu près de la même force; mais l'armée anglaise était beaucoup plus forte par le fait, puisqu'elle nous attendait dans ses retranchemens; et elle le devint bien davantage encore par la coopération efficace des corps prussiens qui parurent au moment où l'affaire allait se décider.

Il était facile de prévoir les suites que devait entraîner cette bataille, et personne ne mettait

en doute que les alliés ne fussent en peu de temps dans la capitale de la France. Rien ne pouvait désormais arrêter leur marche victorieuse. L'armée française, quoiqu'en partie ralliée dans les environs de Laon et de Reims, était trop affaiblie et trop découragée pour s'opposer à leurs progrès; aussi s'avancèrent-ils à grands pas, et ne tardèrent-ils pas à paraitre sous les murs de Paris, où ils ne trouvèrent quelque résistance que par l'arrivée des corps de la droite de l'armée française.

Cette aile droite, qu'on avait jugée perdue, s'était retirée avec beaucoup de bonheur par Namur, et après avoir marché pendant huit jours au milieu des alliés, et parallèlement à eux, avait opéré, contre l'attente générale et toute probabilité, sa jonction avec le reste de l'armée, sans avoir éprouvé de grandes pertes.

Soixante-dix mille hommes se trouvèrent donc concentrés devant Paris, et menaçaient de défendre cette capitale. Mais que pouvaient des forces aussi médiocres contre celles réunies de toute l'Europe, qui s'avançaient avec rapidité vers ce point central? Après quelques jours d'une résistance très-alarmante pour les habitans, dont elle compromettait indéfiniment la

sûreté, on parvint enfin à vaincre l'obstination des troupes, déterminées à tenir jusqu'à la dernière extrémité, et qui, pour y parvenir, se croyaient en droit d'exiger les plus grands sacrifices. En les disposant graduellement à accepter une capitulation, et en leur arrachant pour ainsi dire, de cette manière, le consentement d'évacuer Paris, la France remporta véritablement une victoire signalée, dont les résultats sont incalculables, et qui peut-être a sauvé la capitale d'une destruction complète.

La bataille de Mont-Saint-Jean, en déterminant l'occupation de Paris et le rétablissement en France de l'autorité légitime, a donc mis un terme à la lutte effrayante dans laquelle Buonaparte nous avait engagés. C'est sans doute une terrible catastrophe que la destruction si rapide de tant de milliers d'hommes; mais si, sous un autre point de vue, on la considère comme l'issue prompte et inattendue d'une guerre affreuse, aux ravages de laquelle la France entière allait être livrée pendant un espace de temps inappréciable, on aura lieu de se convaincre qu'elle est réellement l'évènement le moins funeste qui ait pu survenir dans les cir-

constances malheureuses où nous nous trouvions placés.

Il est évident, de tel côté que l'on examine les choses, et quand même on supposerait la France unanime dans ses efforts, qu'elle était dans l'impossibilité de résister à toutes les forces de l'Europe conjurées contr'elle; il fallait nécessairement qu'elle succombât après une défense plus ou moins longue, plus ou moins meurtrière, mais, dans tous les cas, excessivement désastreuse pour elle. Les résultats décisifs de la bataille de Mont-Saint-Jean lui ont donc épargné, sinon tous les maux, au moins une grande partie des calamités et des horreurs qui l'auraient accablée, si elle était devenue le théâtre d'une guerre active et sanglante.

Maintenant en proie à la dévastation la plus effrénée, elle serait foulée en tous sens par de nombreuses armées qui se disputeraient ses dépouilles; le terrain, défendu pied à pied, ne serait cédé que couvert de cadavres et des décombres des villages consumés par les flammes; les habitans, désespérés, abandonneraient en foule leurs asiles à la discrétion de soldats avides de rapine, et pour qui la destruction est un besoin insurmontable. Certes, dans cette

cruelle hypothèse, il n'y aurait aucune distinction à établir entre l'ami et l'ennemi, le compatriote et l'étranger, le défenseur et l'agresseur; tous, à l'envi, animés de cet esprit de vandalisme qui afflige l'Europe depuis vingt-cinq ans, réuniraient leurs efforts pour dilapider, saccager et ruiner enfin de fond en comble notre malheureuse patrie. Les faits n'ont-ils pas prouvé irrévocablement que le sol sacré d'une patrie n'existe pas pour des hommes que la force a mis au-dessus de toutes les lois?

Si, comme l'histoire en rapporte de fréquens et terribles exemples, les militaires de tous les temps et de tous les pays, lorsqu'ils se sont trouvés assez forts, ont été constamment disposés à faire corps à part et à tourner contre leurs concitoyens les armes qui ne leur avaient été confiés que pour les défendre, quel ménagement, quelle protection devait-on attendre d'une armée portant à Buonaparte un attachement exclusif, et qui venait, en lui livrant sa patrie, de se déclarer à la face du monde entier, des satellites, aveugles instrumens de ses volontés arbitraires? Cette armée d'ailleurs accoutumée à une vie errante et vagabonde, depuis longtemps exercée au brigandage et possédée du gé-

nie de la destruction, était devenue cosmopolite, et sans adopter de patrie, ne respirait que la guerre, parce que la guerre était tout pour elle et amenait ce retour à une licence sans bornes qui fait l'objet de tous ses voeux. Incapable de la moindre modération, et après avoir ruiné toutes les contrées qu'elle a parcourues, la France n'eût été pour elle qu'un pays vierge encore, et qui offrait à ses déprédations un champ vaste et fertile. Cet esprit de désordre et d'indiscipline qu'elle avait porté par-tout où elle s'était présentée, victorieuse ou fugitive, s'était propagé non-seulement aux troupes étrangères qui avaient servi dans ses rangs, mais à celles aussi contre lesquelles elle avait toujours combattu. Ainsi notre malheureuse patrie ne pouvait échapper au sort déplorable que ces armées avaient fait subir aux pays qu'elles avaient successivement désolés de leur présence.

Il faut toutefois l'avouer, si les Français pendant leurs excursions dans les états voisins ont donné l'exemple de la rapine et des exactions, ils ont été souvent sinon surpassés, au moins égalés par ceux des étrangers qui se sont formés sur leur modèle, et il est telle nation à laquelle à la vérité il appartient d'exercer de plus

cruelles représailles, qui pourrait à son tour donner des leçons en ce genre. Au reste, cette démoralisation générale est le fruit inévitable de ce système militaire que Buonaparte avait consacré, qui malheureusement s'est étendu dans toute l'Europe, y a jeté de profondes racines, et où il est à craindre qu'il ne prédomine long-temps.

Essentiellement subversif de tous principes et de toute moralité, destructeur audacieux de la justice et des lois, insigne ennemi de la civilisation, ce despotisme est le plus grand fléau des empires et de la société, ou plutôt il n'existe ni empire ni société lorsqu'il est exclusivement établi. Il donne nécessairement naissance à des guerres continuelles, parce que l'intérêt est le roi de la terre et l'envie de dominer naturelle à l'homme. D'après ces considérations, les militaires, qui, regardés comme mandataires constitués à la défense de leurs concitoyens, sont éminemment dignes de leur considération, oublient bientôt que ce n'est qu'à ce titre et pour le maintien de l'ordre social, que devient honorable et légitime la force dont ils sont dépositaires; et substituant leur intérêt propre à l'intérêt général, irrésistiblement dominés par l'envie

de s'enrichir, de s'élever aux honneurs et aux grands emplois, ils ne tardent pas, quand ils en ont les moyens, à déployer abusivement cette force publique pour servir leurs projets. Leurs désirs prennent plus d'extension à mesure qu'ils sont plus facilement remplis, et la guerre étant pour eux le seul moyen de parvenir, ils doivent nécessairement la provoquer sans cesse.

La prépondérance exclusive des militaires est donc la plus grande calamité qui puisse affliger un état, et l'entraîne toujours inévitablement vers sa ruine. Tous les peuples conquérans ont été à leur tour subjugués; et écrasés par la même force qu'ils avaient mis en usage, ils ont été contraints à plier sous la verge de fer que, vainqueurs orgueilleux, ils avaient appesantie sur les vaincus. Quelle nation plus que la France a pu en acquérir l'expérience fatale! Qui mieux qu'elle peut connaître le gouvernement militaire pour lequel elle a fait tant de sacrifices, et apprécier à leur juste valeur l'avantage des conquêtes et toute la gloire des armes! Chacun de ses nombreux triomphes ne lui a-t-il pas fait perdre une partie de sa force intrinsèque? Et toutes ces armées brillantes, pleines de bravoure, reconnues pour les meilleures du

monde, et presque constamment heureuses, ne l'ont-elle pas moins conduite à sa perte, pour ainsi dire, de victoire en victoire ?

Qui ne voit d'ailleurs que ce déplorable système de despotisme militaire, nous fait rétrograder à grands pas vers les siècles de barbarie. Déjà, comme dans les temps d'anarchie de la république romaine, des légions factieuses, sans reconnaître d'autres lois que celles de leur volonté, appelaient à régner sur les peuples qu'ils opprimaient, le général qui avait su captiver leurs suffrages ; ou comme chez les Asiatiques, des janissaires audacieux élevaient ou déposaient, selon leurs caprices, le chef du gouvernement.

Disons plus, cet état de choses nous reporte manifestement vers les époques désastreuses de l'établissement de la barbarie féodale. Comment s'établit, en effet, cette féodalité contre laquelle les peuples éclairés s'élèvent aujourd'hui d'une manière si unanime? La philantropie est née de la civilisation ; les hommes, naturellement cruels et ennemis de leurs semblables, lorsque l'éducation n'a point corrigé la férocité de leur caractère, ont dû nécessairement se livrer à la guerre dès les premiers temps de leur existence, pour défendre les uns contre les autres leur vie et

les avantages qu'ils pouvaient posséder. Ce n'est que peu à peu qu'ils se sont réunis, et qu'ils ont posé et perfectionné, d'une manière graduelle et insensible, les rudimens de la société commune où ils vivent aujourd'hui.

Après un espace de temps indéterminé, des portions déjà rassemblées, des familles, si l'on veut, formèrent de petites peuplades qui, sans cesse assaillies ou assaillantes, furent pendant long-temps dans un état continuel d'hostilités réciproques. Elles durent donc se choisir des chefs qui, par l'effet seul de la subordination passive qu'exige le service militaire, les conduisirent sans peine à la servitude. Il n'y eut plus alors que des soldats et des commandans; chaque bourgade ou réunion de bourgades devint, à proprement parler, des camps qui se levaient à la voix du chef.

Dans des temps plus rapprochés de nous, et pour parler de la France en particulier, après que les Romains furent expulsés des Gaules, les divers chefs des soldats qui les avaient combattus, s'établirent dans diverses contrées avec leurs troupes, y fondèrent des colonies plus ou moins nombreuses, long-temps régies par les lois militaires, et formèrent ainsi des états isolés

et indépendans, qui s'agrandirent par des conquêtes, ou qui s'attachèrent à de plus grands par des soumissions volontaires. Ainsi, l'autorité du plus puissant finit par s'établir; mais tout en le reconnaissant pour leur roi ou leur général, les chefs des peuplades n'en conservèrent pas moins le droit de commander leurs soldats, qui, devenus leurs vassaux comme eux-mêmes s'étaient constitués ceux d'un autre, ne marchaient à la guerre que conduits par eux et comme contingens fournis, au titre de leur soumission. Il n'y a pas long-temps encore qu'en Pologne les seigneurs, d'après de pareils arrangemens, armaient leurs serfs, et les rendant ainsi à leur qualité de soldats, se mettaient à leur tête pour coopérer à une guerre entreprise ou soutenue par les souverains qu'ils avaient reconnus. La féodalité ne fut donc, dans son principe, que l'application permanente des lois militaires aux institutions civiles.

Ce despotisme alla plus loin, et les chefs, parvenus au rang le plus élevé, accordèrent à ceux qui leur avaient rendus des services particuliers, des domaines peuplés de vassaux, réduits en servitude par le droit de la guerre. Des conquérans, d'après les mêmes motifs, dépouillèrent

les habitans des pays qu'ils avaient subjugués, et partagèrent leurs propriétés à leurs soldats. C'est ainsi que César récompensa souvent ses légions. Or, qu'étaient ces dotations faites par Buonaparte à ses troupes, sinon de pareilles récompenses? Les villes, les villages compris dans ces dotations, n'étaient-ils pas soumis, ou peu s'en faut, aux droits de vasselage? et si le pouvoir des nouveaux possesseurs s'y était consolidé, n'y auraient-ils pas joui de tous les priviléges seigneuriaux qu'il leur aurait plu d'exiger? Mais cette féodalité dégradante ne s'étendait-elle pas par le fait sur la France entière, et tous les citoyens, gémissant sous le joug de la plus pesante oppression, n'étaient-ils pas, sous bien des rapports, les vassaux de cette multitude de militaires qui étaient à leur charge, et dévoraient le produit de leurs biens et tout le fruit de leurs travaux?

Concluons donc que les gouvernemens militaires sont les plus oppressifs, les moins en rapport avec l'état de la civilisation et des lumières, et les plus propres à nous ramener à la barbarie des premiers siècles. Que les amis de cette indépendance digne de l'homme de bien et seule compatible avec le maintien de la société, se

persuadent que l'esclavage a pris naissance au milieu des rangs militaires, et que ce n'est qu'en soulevant peu à peu le joug de cet affreux despotisme, que les nations se sont élevées insensiblement vers un état social plus supportable.

Il est donc urgent de réunir tous ses efforts contre le vandalisme qui menace de nous replonger dans le cahos de la barbarie. Il est temps enfin que l'ordre succède à l'anarchie, et le règne des lois à celui de la force.

Si, comme on ne peut en douter, l'Europe n'a pris cette attitude militaire et véritablement effrayante, que parce qu'elle y a été contrainte pour repousser les aggressions injustes et sans cesse imminentes de la France, dirigée par le plus ambitieux et le plus immoral des conquérans, la cause n'existant plus aujourd'hui, l'effet réactif doit nécessairement cesser. On est donc en droit d'espérer que ces derniers évènemens rendront enfin à tous les peuples le repos qu'ils invoquent tous avec la même ferveur; et qu'instruite par tant de calamités et de désastres, l'Europe s'empressera de faire disparaître cet appareil de guerre dont la permanence ne peut que susciter de nouvelles révolutions.

Ce n'est point la France qui a été vaincue

dans la lutte qui vient de finir; elle faisait, au contraire, partie intégrante de la coalition formée contre son oppresseur; elle n'est donc point subjuguée, mais délivrée, et ne peut, sous aucun rapport, être traitée en pays conquis. Ralliée toute entière autour de son Roi légitime, que la force seule lui avait arraché, elle se retrouve en paix avec toute l'Europe. Elle est donc en droit de demander à jouir des avantages de cette paix à la conquête de laquelle elle a contribué pour sa part. Elle réclame, en conséquence, l'accomplissement des solennelles promesses par lesquelles les puissances, ses alliées, se sont engagées envers elle, et qu'elles ne peuvent violer sans renoncer au noble titre de libérateurs qu'elles se sont acquises, pour se déclarer ses implacables ennemis. Alors l'Europe serait de nouveau plongée dans un abîme de maux : la France exaspérée, se lèverait toute entière pour se soustraire au joug affreux qu'on voudrait lui imposer, et dont elle ne souffrirait jamais l'humiliation, et des flots de sang recommenceraient à couler. . . . .

Mais nous avons trop à compter sur la modération, la prudence et la justice qui président aux conseils des Souverains confédérés, et ils

sont trop occupés du bonheur et de la tranquillité de leurs propres états pour que nous puissions raisonnablement craindre de nous voir livrés à de pareilles horreurs.

La France, de son côté, peut, dans sa position actuelle, donner pour la conservation de la paix, des garanties entièrement rassurantes, dont la principale sans doute est le caractère de son Roi, éminemment loyal, bon, éclairé et philantrope, et à qui il appartient de dissiper entièrement cet esprit de vertige qui, développé au milieu des révolutions, a exalté la génération actuelle et l'entraîne invinciblement vers le désordre, et, on peut le dire, l'immoralité. C'est à ce Roi pacifique, parce qu'il est sage et vertueux, qu'il est réservé de donner au caractère français une nouvelle impulsion, ou plutôt de la ramener à celle qui lui est propre, et de reconstruire sur des bases solides l'édifice d'un gouvernement libéral, mais juste et fort, également protecteur de tous les citoyens, conservateur zélé de la morale publique et des institutions qui assurent le bonheur et la tranquillité des peuples, en un mot, qui renferme en lui-même le principe de sa durée.

Que ceux de nos guerriers qui aiment sincè-

rement leur patrie, se persuadent donc que la paix est le seul bienfait qu'elle sollicite; qu'à l'exemple de ce grand Régulus, dont la conduite vertueuse excite si justement l'admiration, ils déposent aujourd'hui leur épée, comme un glorieux trophée qui leur rappelle leurs exploits, et pour ne la reprendre que lorsque la patrie les rappellera à sa défense; que, se livrant à l'agriculture et aux arts utiles, qui font la gloire et le bonheur de l'humanité, ils rentrent en citoyens paisibles dans le sein de leur famille; qu'ils deviennent des membres respectables de l'Etat, qu'ils honoreront et enrichiront par leur industrie, en s'honorant et s'enrichissant eux-mêmes; et qu'à leur tour, particulièrement intéressés à respecter le pacte social, ils soient les premiers à redouter les désastres de la guerre et à contribuer de tous leurs moyens à éloigner d'eux cet épouvantable fléau, dont ils connaîtront mieux toutes les calamités.

FIN.

